

TIERS LIVRE, L'ATELIER HEBDO

Thomas Clerc



Farbalète gallimard

L'homme qui tua
Roland Barthes

#construire #03
à partir de Thomas Clerc, «*L'homme qui tua Roland Barthes*»,
L'Arbalète, 2010.

Rappel : les textes sont mis en ligne par ordre chronologique de réception par e-mail (pas possible aller les recopier sur le blog), tous formats traitement de texte via fichier joint (.docx, .pages, .odt, éviter PDF merci). Les titres sont à votre gré.

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i>	4
<i>Jean-Luc Chovelon J'ai tué la poésie</i>	5
<i>Piero Cohen Hadria Trace</i>	7
<i>Valère Mondi Amandine</i>	13
<i>Rebecca Armstrong Celui qui partit</i>	16
<i>Yael Uzan Derrière le rideau</i>	23
<i>Catherine Plée Vous me comprenez</i>	29
<i>Jacques de Turenne Ce que ça disait</i>	32
<i>Emmanuelle Cordolian Les rêves de Martha</i>	35
<i>Géraldine Queyrel L'homme qui tua la peur</i>	39
<i>Solange Vissac Si j'étais moi</i>	43
<i>Christine Eschenbrenner en bus ou L'homme qui tua l'indifférence</i>	46
<i>Françoise Guillaumond Vu de ma fenêtre</i>	51
<i>Khedidja Berassil Pas dans l'histoire</i>	54
<i>Raymonde Interlegator 23 minutes chrono</i>	59
<i>Juliette Derimay L'homme qui donna un avis favorable à la DUP</i>	62
<i>Nathalie Holt Confusion</i>	66
<i>Marie Moscardini Un matin ordinaire</i>	69
<i>Émilie Kah Une voix inquiétante</i>	71
<i>Betty Gomez Une idée</i>	74
<i>Line D.P. GPS</i>	78
<i>Isabelle Charreau Lente glissade jusqu'à flotter</i>	81
<i>Ève François De chair et de lait</i>	84
<i>Patrick Blanchon L'équation de lestage de l'Ouse</i>	87
<i>Anne Dejardin elle en face derrière les fenêtres</i>	92

dès dix mots le bruit
d'écritages avancés
entropie en vue

J'avais huit ans, j'étais à l'école et ma maîtresse m'avait puni. Parce que je rêvassais. Parce que je regardais derrière la fenêtre et que les hirondelles qui sillonnaient le ciel m'avaient emporté. Parce qu'à ce moment précis, je n'étais plus l'un de ses élèves, mais un esprit vagabond, un oiseau porté par un filet d'air. J'ai toujours regardé vers le ciel. J'ai toujours eu la tête en l'air. J'ai toujours voulu être un oiseau.

J'avais quinze ans, j'étais à l'hôpital, couché dans un lit avec les deux jambes plâtrées et un corset qui me maintenait immobile. Sauf un bras, quelques doigts, les yeux. Sauf l'imagination. Je n'aurais pas dû sauter du 1er étage avec les ailes articulées faites de bois et de plumes que j'avais fabriquées. Je n'aurais pas dû sauter, je n'étais pas prêt. Mon esprit n'était pas prêt. J'ai toujours voulu être un oiseau.

J'avais vingt-huit ans et je traversais le ciel. Je survolais le monde aux commandes d'un avion qui ronronnait jusque dans mes tripes. Lorsque je décollais, j'imaginais l'air froid caresser mon visage. Parfois, lorsque je traversais les nuages, je fermais les yeux pour mieux sentir les gouttes d'eau me griffer les joues. Souvent, je tutoyais le soleil dans mon rêve d'Icare ou je conversais avec les étoiles lors de ces vols de nuit que j'aimais tant. J'ai toujours voulu être un oiseau.

J'ai appuyé sur le bouton rouge. Comme je l'avais déjà fait des dizaines de fois à l'entraînement dans le simulateur de vol. J'ai appuyé sur le bouton rouge et la bombe est tombée. J'étais en train de flâner avec les oiseaux et je n'ai pas compris tout de suite ce qu'il se passait. Mon esprit jouait avec un courant d'air quand un déluge de feu m'a saisi dans sa main. J'ai senti les doigts incandescents se fermer sur moi, le ciel rougissait d'une lueur ascendante. Je ne volais plus, je tombais vers le ciel.

Je ne pouvais pas imaginer les ruines. Je ne pouvais pas compter les morts, les enfants qui devenaient des oiseaux, les rêveurs qui s'envolaient vers les nuages, les poétesses qui parcouraient les imaginaires. Je ne voulais pas croire aux cendres que je laissais derrière moi, je voulais juste habiter le ciel. Un nuage de fumée noire m'a emmailloté dans son linceul, j'ai toujours voulu être un oiseau.

Lorsque la carlingue du bombardier a commencé à se fissurer, les mots des livres en fumée de la bibliothèque Takida se sont joints à moi. Lorsque les moteurs ont explosé, j'ai senti l'âme des Cénaclières de Vancouver me porter dans l'obscurité. Lorsque mon esprit a quitté mon corps en train de fondre avec les autres corps, mon rêve a pris fin brusquement.

Je suis devenu un oiseau.

Ça n'a jamais commencé, ça n'a fait que continuer – il est cinq heures et demie du matin, à l'aéroport, un chauffeur attend son client, le jour se lève et il arrive en complet beige, une serviette de cuir à la main, la merco est noire et le chauffeur d'un petit format (genre Nougaro ou Aznavour, brun costume brillant dans les gris), fonce sur l'autoroute jusqu'aux Champs-Elysées, un parking intitulé indigo (on pense à *Mood Indigo*) en sous-sol. Le chauffeur dépose le type qui porte des lunettes de soleil – le chauffeur s'en va, le type entre dans une petite pièce éclairée aux néons, quatre tables six chaises moquette grise grand passage. Une femme en tailleur dans des tons chauds l'attend, lui tend une enveloppe, il la prend (l'enveloppe, pas la femme – elle (la femme pas l'enveloppe) est brune, une cinquantaine d'années, un parfum doux une coupe à la garçonne un chemisier de soie rose, peut-être des boucles d'oreilles, une bague – pas une alliance – un bracelet montre)

Peu de mots, pas de gestes ou d'échanges inutiles

Il remercie peut-être, il n'est pas encore sept heures du matin

Elle s'en va, sort s'en va on ne la suit pas. Elle sort du cadre et de la pièce, on entend peut-être ses pas qui s'éloignent. Dans l'enveloppe qu'il n'ouvre pas mais glisse dans sa serviette de cuir marron, des billets de banque et d'avion.

Le type sort du parking, sur l'avenue les arbres, le sable les bancs (dans la journée, là, des joueurs d'échec et des vendeurs de timbres et Perec et Proust) – le petit matin, calme sec tranquille inutile. On le suit qui avance mais on le laisse s'en aller. Les arbres, le vent les fleurs s'il se peut – c'est la fin du printemps, la journée promet d'être chaude, la rue commence à s'animer, peu de monde peut-être seulement quelques-uns qui se pressent vers leurs travaux, peu ou pas de femmes, le matin tôt, au loin la place son obélisque et au-dessus d'elles l'astre qui s'élève doucement, un léger brouillard mais de chaleur – il fait beau il fait doux, le type ajuste ses lunettes de soleil, au bout du bras, le droit, une serviette de cuir et dedans l'enveloppe donnée par la femme tout à l'heure.

Une affaire comme une autre, à reprendre, à entamer et à continuer poursuivre etachever.

Le retrouver (c'est probablement le lendemain mais tous les jours se ressemblent en cette saison) dans le même costume à l'entrée de l'aéroport – c'est le petit matin gris bleu, le type s'installe en première et avec le soleil qui monte l'avion décolle dans le silence et le calme du matin – les mêmes lunettes de soleil, le même panama dans les grèges (il le portait aussi hier matin) la même serviette de cuir marron le ciel est bleu les gens tentent de calmer leurs peurs et leurs appréhensions

À la gare, un pays lointain un train à vapeur – sortie du tunnel peut-être ou pas – quel jour sommes-nous, quelle heure est-il ? Il fait déjà chaud. Un jour comme un autre, l'hôtel se trouve en haut de l'avenue à droite de la porte, du Roi David, ou Georges, ou des Ambassadeurs – une

ville active vivante emploie d'odeurs et de cris, des multitudes de gens, il est près de quatre heures cet après-midi-là et le type sort de l'hôtel (c'est le même type et c'est l'hôtel à la droite de la porte) et descendant l'avenue qui mène à la gare et la lagune, il croise trois femmes vêtues d'astrakan noir – elles se tiennent par le bras – il ne les voit ni ne les regarde – il passe et entre dans l'immeuble d'une banque ou d'une ambassade ou d'un ministère ou de quelque chose comme une institution, quelque chose ayant toute la légitimité de son pignon sur la rue – sous les arcades derrière lui un autre type qui ne fait pas semblant de se cacher, le journal plié sous le bras, un clopo au bec, regarde attend regarde – quelques minutes passent, puis encore d'autres, le type au journal s'en va – s'installe à une terrasse, lit peut-être commande croise les jambes fume sans doute – une demi-heure, les gens vaquent, beaucoup de femmes (il s'agit probablement des années soixante ou soixante-dix, c'est probablement un autre continent et dans ces moments-là, probablement aussi la fin d'une époque, ça ne se sent ni ne se sait sinon confusément au mouvement du reste du monde – la tricontinentale, le tiers-monde, les guerres de libération faussement dites pacifatrices – quelque chose de trouble – on exécute, on se débarrasse et on change le monde pour en faire quelque chose sinon de nouveau tout au moins de neuf – quelque chose qui nous rappellerait une espèce de contemporain) – le type en beige est ressorti et a regagné son hôtel, à la main un sac, sur la tête le chapeau, sur le regard les lunettes de soleil, tranquillement comme si de rien n'était et il n'en est rien, en effet, le type à la terrasse l'a suivi, jusqu'à la porte, le

journal sous le bras, la cigarette le costume de prêt-à-porter froissé sur une chemise cravatée lâche – bientôt tombera la nuit, subitement sous ces tropiques – rien de plus

C'est la nuit, tard, très, ou tôt, très, une ombre passe sans qu'on la perçoive vraiment – toute de noir vêtue – une espèce de capuche serrée sans visage, déterminée – longe les arcades, descend vers la lagune prend à droite, puis continue, on sent une espèce de vent frais annonçant la pluie prochaine, au loin on entend peut-être quelque bruit de voiture effacé ou de frein de camion comme des plaintes lointaines – le vent a redoublé le type est entré dans un immeuble, on le perd – il débouche sur la rue, une rue assez large, marche longuement et quelques arbres quelques villas quelques pavillons quelques trottoirs chaulés – une maison bleue, le type passe par le jardin, entre, on n'entend rien sinon le vent qui branle un peu les fils des lampadaires comme des haubans au milieu de la rue – on n'entend rien, par quatre fois, puis ramassant les douilles, il en pose une en équilibre sur le rebord de l'évier, le vent redoublé, dans le jardin les herbes tanguent – le type ne court pas mais sans traîner rejoint l'avenue, il faut faire très attention pour remarquer et discerner qu'à un moment, presque au moment où la pluie va se déclencher et s'affirmer, il se penche vers une bouche d'égout et se défait de son arme puis reprend son chemin, les gouttes tombent il marche, puis sous les arcades, la pluie s'étend, croît encore, une grosse averse comme toutes les nuits, sensiblement à la presque même heure, toutes les nuits, lui passe sous les arcades, une ombre à peine distincte des autres – la pluie

– le vide la nuit où tout le monde dort – il emprunte l'entrée de service sur la droite de l'hôtel, du roi David ou Georges, sur la droite de la porte dite de la Mer

C'est tous les jours sauf les fériés qui sont rares que le train passe par là, le matin sur les coups de dix ou onze heures – il n'y a pas d'horaires vraiment fixes, encore que si mais jamais respectés, il s'agit juste de fixer les idées – c'est en milieu de matinée à l'heure où le soleil commence à plomber la vie et les allées et venues – dans quelques heures, il aura gagné et personne ne se risquera à l'affronter – pour le moment, les gens reviennent du marché, des femmes surtout, le train va arriver : la gare est tout au bas de l'avenue, des palmiers la bordent (l'avenue pas la gare) il y a là des taxis, des porteurs, des agents de police et des vendeurs à la sauvette des colifichets et des jouets pour les enfants des bijoux un peu de tout et de rien, c'est un bâtiment de pierre beige comme on en verrait en métropole mais c'est ici tout en bas de l'avenue, il se peut d'ailleurs que cette notion de métropole soit ou ait été rendue caduque, c'est tout à fait possible, ce pourrait même être l'Angola tu vois, quelque chose dans ce genre – voisine des tropiques – une ville, grande, peuplée, indigène, cosmopolite et pauvre, j'avais pensé aussi à Lagos mais elle n'a pas de lagune – il me fallait la lagune comme à Venise – le type est en beige (une affaire à résoudre sera de savoir comment il a fait pour se dessaisir de ses vêtements noirs), il porte sa serviette de cuir marron, une espèce de bourse, des ferrures de cuivre ou de laiton, son panama et ses lunettes de soleil, il s'en va prendre son train, comme une personne quelconque, blanche peut-être, mâle sans

doute, aisée probablement, il marche, déterminé, arrive à la gare, se poste à un coin d'ombre, la serviette ou la bourse au bout du bras et il patiente – il ne se passe rien de spécial ou de particulier, on attend juste la venue du train – et lorsqu'il arrive, ce train, dans une fureur de chevaux-vapeur et de fumées et de bruits (sans qu'on pense à la Bête Humaine ni à Jean Gabin pourtant : c'est que le temps n'a rien à voir avec celui du Havre non plus, il fait chaud et comme une chape alourdit et le temps et l'espace) ces vapeurs et ces sons font perdre sa trace

Aujourd’hui la plage est minuscule. Le grand ciel gris et l’océan d’un anthracite menaçant occupent l’espace. Un jour j’ai marché sur une plage sans mer derrière un homme pressé. Il était pressé de retourner dans la ville s’asseoir à une terrasse ou s’accouder à un comptoir, il marchait vite à dix mètres devant moi, alors que d’habitude il était toujours derrière moi. Jamais nous ne marchions côte à côte, si je ralentissais il ralentissait pour rester derrière, je marchais toujours seule. Et là, je ne pouvais allonger mon regard jusqu’à la limite de ma perception, je ne pouvais chercher à voir au loin si loin la mer à marée basse, je cavalais derrière lui, ni sable ni eau ni ciel ne m’était accessible, alors que mon corps se déplaçait dans l’immensité du ciel du sable et de l’eau. J’étais enfermée par un mariage. J’étais dans l’espace et dans l’absence d’espace, j’étais à la mer et n’avais pas le temps de tourner la tête vers la mer, ni d’attendre son retour vague par vague. J’étais prise dans le temps de l’autre, prisonnière.

Un homme emmitouflé dans son manteau marche sur la promenade longeant la plage. Il n’est pas tard mais la nuit tombe à cinq heures et déjà les halos des réverbères sont séparés par des zones d’ombre. L’homme ne se promène pas, il a un but, il file à grands pas. Une urgence ? Je décide de le suivre. Je n’ai jamais suivi un homme inconnu alors que j’ai été suivie par des hommes. Au point de ne plus rentrer seule après des répétitions de chorale ou

rencontres du cinéma. Au point de prendre un ami pour venir me chercher. Au point de fréquenter cet ami qui venait me chercher, et par un ricochet désastreux louper une histoire d'amour avec un ténor dont les regards me liquéfiaient. Parce qu'un homme m'attendait, avec sa moto, parce que d'autres me suivaient, j'ai loupé un grand amour de ma vie. L'homme quitte la promenade et prend la grande avenue bordée de cafés. Ici les éclairages ont gardé leur allure 1900, candélabres à trois branches portant des globes blancs aux allure d'opalines. On pourrait soudain voir une Peugeot 201 bleu roi et chromes argentés transporter une silhouette de femme à chapeau accompagnée d'un dandy à moustaches brossées. L'homme oblique vers les grands magasins, une tendance à longer les murs. Impossible de voir son profil ou un bout de cou. Il est assez petit, brun, coupe insipide, noyé dans son manteau. Il ne regarde pas les vitrines, les Happy New Year, les vêtements noirs et or de mannequins déshabillés ayant promis une nuit sexuée de passage à l'an suivant, puisque marquer le renouveau nécessite de boire manger s'habiller se déshabiller. Il prend la rue des Lauriers Saints, disparition des vitrines, de la foule des acheteurs, des éclairages anciens. Maisons avec portes crasseuses, bornes en pierre noircie et marches rafistolées de béton, trottoir à crottes, coins et recoins d'entrées, de poubelles, vieille cordonnerie fermée, rideaux de fer tagués à moitié ouverts, fumeurs solitaires devant bar vert bouteille, vitrine peinte maison avec père Noël étoiles et cotillons. Il ralentit. Mon cœur accélère. Je devine où il va. Il s'arrête devant la jeune femme dans l'ombre d'une encoignure, elle jette son

mégot et l'écrase de sa botte. Elle porte aujourd'hui une petite fourrure blanche qui à la taille laisse voir un peu de ventre avant la ceinture et le jean, elle n'a peut-être rien dessous, je n'ose traverser pour m'approcher. Je crie en silence NON AMANDINE NON ! Car je la connais : je l'observe depuis que je traîne désœuvrée en ce bord de mer à la recherche de je ne sais quoi, j'ai repéré les figures de cette ville. Elle, je l'ai nommée Amandine.

La porte grinça. Je tenais encore le bouton sa porcelaine fraîche et blanche. Elle ne grinçait pas elle chantait. C'est ce que je me disais depuis toujours. Je connais son chant aux quatre saisons. Lorsque le bois s'épanouit, lorsqu'il se resserre dans le froid sec, lorsqu'il chante sa frontière, lorsqu'il échoue à dissimuler un départ. Je pars. La porte chante un adieu. Je ne sais pas si je reviendrai alors je garde ma main sur. La sensation sur la main. Le chant qui restera et que je saurai chercher à chaque seuil que mon existence rencontrera. Je ne fuis pas. Je pars. Je les ai embrassés. Je les ai serrés contre moi. Elle a pleuré mais elle est fière. Il n'a pas prononcé le moindre mot il a posé sa main sur mon épaule. Ridée mais encore épaisse, vigoureuse, agile cette main celle qui avait manié toute une vie les ciseaux et le fil, l'aiguille, le mètre. Les corps mesurés, les étoffes découpées, les plis choisis avec précaution, les silhouettes dessinées. Cette main, dans sa pression sur mon épaule a dit *va c'est ton chemin le tien tu accompliras tu porteras notre nom loin dans ce monde qui t'attend que jamais nous ne connaîtrons va enjambe les mers les océans envoie nous peut-être une lettre lorsque le temps te le permettra lorsque tu seras seul dans ta chambre, celle que tu auras aménagée quelques photos une lampe le tissu que je t'ai confectionné posé sur une chaise tu le prendras, le déposera sur tes épaules enveloppé tu écriras une lettre va.* Cette main qui m'avait tout appris. J'ai 18 ans et je pars. Je me suis peigné. Mon habit

est ajusté. Mon sac est plein. Mes chaussures sont cirées. Je voudrais faire plus vieux que mon âge. Mes taches de rousseur me trahissent enfin c'est ce qu'on dit, ici le gamin. Je suis un homme. Désormais. L'adieu de la porte dit *toi l'homme va emporte tout et oublie tout invente trahis va*. Le jour se levait. La lumière se déposait sur mes pas, d'abord timide puis gagnait en consistance. J'avancais. Il fallait descendre les ruelles qui comptaient notre quartier, coudes étroits, entrelacs de briques et de bois puis m'engager sur les grandes artères pour rejoindre le fleuve. Son eau à cette heure sans reflet, étendue morte sombre étrangement calme. Comme épaisse. Je croyais sentir non par mes yeux ou mon nez la substance qui semblait recouvrir l'ensemble du lit. Visqueuse. Effrayante dotée de pouvoirs *garde à toi* un ruban malfaisant l'histoire suivant son cours lent trop lent et moi en cet instant de flottement je me demandais *elle ou moi* qui dompterait l'autre. Le longer pour rejoindre la gare. Les maisons colosses de part et d'autre leurs briques presque noires dans l'aube, les trois chênes qui encadraient la dernière place avant la bifurcation. Le fleuve continuait sa courbe et moi je prenais la tangente celle qui léchait les hauts murs de l'usine ils sont venus de loin pour y travailler ont quitté leurs pays, leurs femmes et leurs enfants avec eux et désormais dans leurs taudis ne voient pas la lumière du jour mais la cheminée de l'usine derrière son mur d'enceinte et les baraquements seule horloge des vies du dessous elle qui crachotait ses volutes sombres régulières intangibles les ouvriers avaient embauché il y a des heures déjà. Je pars. Puis la gare. Ce serait la

première fois. La locomotive charbonneuse, les rails que j'imaginais à découper l'horizon imperturbables sillons créateurs d'un temps neuf pour les vallées les campagnes et les villes. J'avais dans ma poche droite mon billet. Je veillais à ne pas le froisser. Monter dans le ventre de la bête ses soubresauts sans doute son vacarme sans doute son odeur sans doute sans doute. Ce n'était que le début. Train. Bateau. Le premier me déposa dans une ville que je ne connaissais pas. Le second me porterait loin. Un homme m'attendait. Il portait fièrement l'uniforme. Son regard parlait pour lui, racontait sa lassitude pour la banalité du paysage dans lequel il se tenait droit ce jour-là, racontait les terres qu'il avait foulées arrachées déplacées, racontait les ordres qu'il prononçait du seul geste de sa main et pourtant il était là. Il ne donnait pas les ordres les plus importants. Il les accompagnait, en transmettait certains, peut-être en inventait certains pour que son dos soit tenu plus droit par la seule soumission de ceux auxquels il s'adressait. Moi. Je m'approchais. Le menton haut. Nous fûmes rejoints par quelques autres, à moi semblables. Cirés ajustés peignés. Lorsqu'il baissa les yeux vers nous – il les baissait et pourtant sa stature n'était pas, physiquement, plus haute que les nôtres – nous comprîmes. Nous lui avons tendu notre document. Une simple feuille pliée, tamponnée. Je l'ouvrais en grand j'y lisais mon nom qui me paraissait alors minuscule tremblant sur cette page ocre. Enrôlement laissez-passer convocation invitation. La feuille tendue disait va va creuser ton horizon ne te retourne pas abandonne nais tends tes joues aux vents perce les vagues regarde ton point fixe couds ton sentier

à la mesure de ton pas. La chambrée était étroite le bateau immense. Il grinçait d'un chant qu'il me faudrait apprendre. J'apprendrai. J'ai appris. Les ponts les uniformes les fonctions les heures. Le cap. Toucher terre. Je ne sais plus combien de temps avant. Entre. Je ne savais plus rien. Je voulais paraître plus vieux et je suis né. Maladroit dépendant sans langage. J'ai suivi. J'ai appris. Tous les matins à. Les rapports à remettre à. Les relevés à remplir chaque. Le ciel ici était plus haut. Les couleurs étaient franches. Elles n'étaient pas encore passées. Elles divisaient clairement les lieux et les corps. Le rouge était la terre. Le rose était la fleur. Le vert était l'arbre. Le blanc était le fort. Le noir était. Elle vendait des petits pains sur la jetée à l'entrée du bâtiment où ma vie s'organisait. Elle souriait. Son nez rond ses joues rondes ses lèvres rondes. Ses cheveux contenaient une histoire inconnue. Des tresses épaisses serrées accentuaient la ligne de son front puis se dressaient puissantes insoumises avant d'adopter une courbure douce un arc-en-ciel noir et brillant plongeant jusqu'à sa nuque. La première fois que je la vis, elle était enveloppée dans un tissu qui me ramenait loin, aux tartans que le père aimait ceux de sa lignée et de ses légendes. Le tissu, celui que j'avais emporté dont je me couvrais les épaules désormais dans mon atelier, seul, je n'écrivais pas. J'écoutais les souvenirs qu'il me chuchotait aux oreilles. La texture de ces souvenirs, serrée de mille fils, mon index droit caressant machinalement les deux initiales qu'il y avait brodées dorées mon index droit sentant toutes les odeurs des histoires qu'il y avait cachées mon index droit voyant les gestes de sa main le fil la lenteur

l'aiguille son visage penché la précision la bobine le mouvement l'atelier faiblement éclairé la danse les étoffes classées la surpiqûre le cahier à commandes les ciseaux lui. Elle. Sa peau noire était ce qu'il existait de plus lumineux. Dieu et les prêches et les stratégies et les officiers et les galons et les canons et les cartes militaires et les cartes maritimes n'avaient pas compris que la lumière était là, simplement là. Sur cette terre. Elle chaque jour. Chaque jour un pain. J'en avais les moyens. Je passais mes journées à confectionner. Ce n'était pas la fonction la plus prestigieuse loin de là. Je n'étais que le recommencement du père qui n'était que le recommencement du sien un arbre tout entier cousu main. J'entrais jusqu'au quartier du gouverneur. Je le mesurais. Je prenais sa mesure. Son corps m'obéissait. Se levait. Se tournait. Tendait les bras. Puis je découpais. Puis je cousais les jours d'étoffes épaisse et râches. Elle souriait. Le pain qu'elle me vendait n'était plus choisi parmi les autres. Elle le sortait d'un autre sac qui émergeait dans un léger froissement de son habit. Elle disait bonjour. Je disais merci. Je me suis assis sur la jetée. Je regardais le vent ce qu'il creusait dans l'océan ce qu'il poussait le ciel et les oiseaux ce qu'il crachait de pirogues d'hommes et de poissons sur la grève. Je restais là. Je ne pensais pas. Elle à côté de moi. Je ne sais plus combien de temps. Avant que. Entre. Nous échangeâmes d'abord des mots faits de sable glissant entre nos doigts, de brindilles échouées, de mains dansant contre les bourrasques. Nous avons appris. Ainsi nous parlions. Nous avions inventé lentement notre langue. Elle posait la main sur mon épaule. Je posais sa main sur son épaule. Nos mains

et nos épaules parlaient pour nos langues nos bouches nos gorges. Nous parlions sur la jetée. Puis elle m'emmena. Elle m'emmena dans les couleurs. A travers le rouge et le vert. Plus loin que mes aiguilles que mon fil. On ne voyait plus l'océan on l'entendait. Elle son lieu. Une place protégée de trois arbres dont quelques cabosses au sol semblaient faire ronde et honorer les troncs et ma main contre et l'écorce pour épaule dit va cueille le fruit tisse ici ton arbre tes racines percent déjà nous les sentons elles soulèvent la terre la soulèveront elles se gorgent de son jus elles résisteront à l'océan va elles résisteront. J'ai écouté. Puis elle m'a emmené encore. J'avancais. La porte qu'elle a ouverte a chanté à mon passage. J'ai reconnu son chant le ciel n'était pas le même mais lui, il m'était familier. J'ai souri comme elle souriait. Sur la droite des tissus empilés. Comme moi elle parlait leur langue tramée. Elle glissait sa main contre je l'imitais nos mains mêlées-étoffes nos mains mêlées-couleurs, un rayon de soleil pour nous transperçait les nuages gonflés. Et dans sa lumière oblique la poussière dansait poudre d'or sur nos cheveux poudre d'or sur nos épaules. Nous avons appris. Nos corps ont déchiffré la langue de nos étoffes de nos mains et de nos épaules. Je ne sais plus combien de temps. Avant que. Entre. Elle son ventre. Son ventre rond. Mes mains posées comme avant aux épaules. Elles parlaient au-dedans. A travers les eaux qui berçaient, la substance qui berçait l'enfant. Nous sourions. Et le jour je taillais. Et le jour elle vendait. Sur la jetée contre les vents son ventre s'arrondissait. Sur la jetée nous tissions. Sable. Arêtes. Écume. Nos corps cousus l'un à l'autre. Il naquit un jour de ciel bas juste

avant la pluie. Je voyais sur ses joues les taches de rousseur qu'elle ne devinait pas. Elle a vu depuis lors dans mes yeux ancré le reflet de l'enfant. Elle choisissait les tissus. Elle guidait ma craie et je découpais. Je fronçais. J'ajustais. Je cousais puis l'homme. Celui qui m'avait attendu au premier jour d'un geste me fit appeler. Il avait dans la main une feuille pliée. Il l'ouvrit en grand. D'un geste je compris. Convocation invitation lettre tamponnée. Je ne sais pas combien de temps entre. Un océan de secondes entassées avait creusé des sillons sur mon front. Avant que. Mon sac était vide. Mais avant. Avant que. Je posais ma main sur l'épaule de l'enfant. Je lui appris tout ce que j'avais appris tout ce que je voulais apprendre. Il écoutait. Elle me regardait. Je n'avais que peu à lui laisser. Des ciseaux, un mouchoir où j'avais brodé deux initiales. Nous sommes allés au fort. Nous sommes allés au gouverneur, face à son uniforme qui le tenait droit qui lui permettait de porter son regard au-delà de tout ce qui l'entourait de nous de notre bout de papier. Il a apposé sa signature et son tampon. La Couronne en était témoin. Je suis monté sur le bateau. Remonter l'horizon. Sur le pont je voyais les couleurs de leur intensité elles disaient *va emporte tout n'oublie rien.* *Je ne lui laissais rien ou presque, mon nom.*

23h, ce 30 janvier 2025. Mârcia (*Milieu* modeste, mère qui travaillait dans la région de Valence dans la production des oranges ; *choc et déchirure* : arrêter l'école après la séparation de ses parents ; *rêves* : devenir mère – mais elle craint qu'il ne soit déjà trop tard – et, *écrire un livre*), Mârcia donc, ferme le rideau en patchwork qui sépare la cabine de sa couchette. Tricotage de 510 carrés de 20 centimètres sur 20 centimètres, et assemblage du patchwork, durant les pauses réglementaires de 45 minutes – obligatoires après 4h30 de conduite (ou si on préfère de 15 minutes, et un peu plus tard des 30 suivantes) – au final : 1 mètre 70 de longueur sur 60 centimètres de largeur. Ça lui a bien pris 6 mois – enfiler l'aiguille dans un poids lourd à 3 essieux de 27 tonnes 300, surface intérieure habitable de ... (Il faudra qu'elle calcule)

Le sommeil lui vient – d'1 coup comme ça, déjà vers 21 heures, mais le plus souvent pas avant 2 heures du mat (une histoire de quantité de calories non dépensées sans doute. Ses fesses sur le siège toute la journée – alternativement la conduite, et puis, *la lecture*... Qui dit que lire facilite le sommeil. Nenni). Derrière le rideau réparti le long de 15 anneaux en plastique sur une baguette peinte en vert clair – le soir, *elle lit* à la lumière de sa petite lampe (ampoule 6 watts Led E27 à faible luminosité – ça rend bien cet éclairage au travers de son rideau au camaïeu, vert, brun et prune. Enfin, elle s'en

lasse un peu à force, de ces 3 couleurs, mais ça ne fait qu'1 mois ou 2 qu'elle se dit cela).

Sur sa couchette, de quoi étendre ses 2 jambes - 170 centimètres de long, c'est sa taille. Pour *lire*, se cale de profil ou de dos. Son bras gauche atterrit souvent sur l'appui-tête de son siège avant. Pas trop gênant cette promiscuité à moins d'être prise de fourmillements dans la main, ou d'une crise d'angoisse en pleine nuit, par exemple au passage d'une lampe de poche suspecte sur le parking. Ça arrive.

4h30 du matin, le 31. Coup d'œil avant de partir, sur la photo de famille (15 X 10) posée contre le pare-brise - offerte à Noël 2025 par sa nièce de 13 ans (2 jeunes filles en maillot de bains se jettent à l'eau dans la piscine d'un jardin devant 1 petite maison de banlieue). Dans le prolongement, 3 cartes postales écornées, délavées (jamais écrites, ou bien, écrites mais jamais envoyées, faute de trouver l'adresse, faute de...), dégotées sur le vieux tourniquet d'un resto-routier : faut bien se nourrir avant de reprendre la route. En cette nouvelle année, au volant de son tracteur-remorque, long de 16 mètres 50, haut de 4 mètres 10 et large de 2 mètres 55, il lui faudra depuis Rungis, faire ses trajets longue distance vers, Salamanque (12 heures) ou Vilafiant (11H15), et à l'opposé, en direction d'Ehlerange (532 km quand même).

Màrcia allume la radio. 1 journaliste annonce une manifestation à Lyon : « Stop génocide », et sans trop se fouler sur la transition, rappelle que c'est un 31 janvier (de l'année 1948), que Mahatma Gandhi a été assassiné -

qu'aujourd'hui partout dans le pays, on fera silence en sa mémoire et en celle de tous ceux qui ont sacrifié leur vie lors de la lutte pour l'indépendance de l'Inde. Il finit sur la météo – très neigeuse dans le sud-ouest.

Màrcia se prépare à partir. Elle ferme son frigo miniature, pose sa lampe de chevet sur l'étagère supérieure du petit placard (30 centimètres de largeur et hauteur équivalente à vue de nez), range ses sachets de thé 'Taille de guêpe' sur l'étagère du bas. Dans la boîte à gants, elle glisse *son livre*.

La tentation de *lecture*. Ne vaut mieux pas (Elle a calculé). MÀrcia met le contact. Témoin de frein de parc immobilier allumé. Porte-documents posé sur le siège droit. Voyants cabine éteints. Feux de croisement allumés. Feux de détresse et feux de gabarit ok. Vérif terminée.

Go.

Dos de Marcia à bonne carrure, roule dans le matin déjà tout blanc. Derrière elle, 1 homme la 50taine, le sourcil froncé, épais, assis derrière le volant de son poids lourd. 1, geste de sa main gauche. Qu'est-ce qui lui souciait à cet instant précis ?

Go. S'encastrer. Se caramboler.

...

Point de vue vertical sur 1 cadran rougeoyant. Des chiffres clignotent : 5h33 - 31 janvier 2025. Floppée d'automobiles, là, stoppées dans leur élan sur 1 large portion de l'autoroute A-63. Toutes retournées. 20, 30...

Une 100taine peut-être. Tête à queue géant. Dans le lot, au première ligne, au moins 2 poids lourds.

L'homme vivait à Vaulx-en-Velin, faisait la route depuis plus de 20 ans – *Milieu pauvre*, mère qui travaillait dans une ferme pour exporter des oranges ; *chocs et déchirures* : la guerre, la mort violente de son père, arrêter l'école ; *rêve* : que ses 3 enfants puissent aller au bout de leurs études.

Se remorquer. Se tracter. Se livrer à la fuite, encore. Glisser – fantômes à bout de souffle – jusqu'à 11 heures et 6 minutes par jour. Se recroqueviller à l'intérieur de son cocon-camion.

.....

5h28... Flocons tempétueux sur l'autoroute, non loin de la frontière d'Hendaye. Ligne blanche vacillante – 2 gros pneus l'effleurent, l'instant d'1 souffle, la mordent, peut-être sans 1 bruit (en tout cas, elle ne l'a pas calculé).

Go.

5h34...Màrcia traverse les particules d'1 fumée noire tournée vers le ciel livide, se détourne de justesse d'1 faisceau lumineux. Déboussolée - sur des cristaux verglassés. Brulant le froid, crisse et broie.

Go.

5h35 ...Dans son rétro, derrière le rideau de neige de plus en plus dru, les ombres d'au moins une 20taine de véhicules, pneus retournés roulement à vide. Quelques klaxons enroués et des aboiements de douleur étouffés. En pagaille, des alertes de sirènes.
Go.

....

4h30, le 1er février. L'aube fracturée traverse les mailles du rideau patchwork suspendu à la barre en bois verte. Le bras gauche calé contre le dossier de son siège avant, 1 fourmillement la réveille. Dans sa main droite – *1 livre*. On en distingue le titre – *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part*, et l'autrice, Anna Gavalda.

Met le contact : témoin de frein de parc immobilier allumé, porte-documents posé sur le siège avant droite, voyants cabine éteints, feux de croisement allumés, feux de détresse et feux de gabarit ok. Vérif terminée. Go.

....

6h ; 6H30 ; 7H. A la radio, on répète qu'hier sur l'autoroute A-65, 1 carambolage a eu lieu. 7 personnes au moins sont décédées (*une des victimes est le fils de Mouloude Feraoune, écrivain algérien d'expression française, assassiné par l'OAS à Alger en 1962*). La météo très agitée ne suffit pas à expliquer ce télescopage géant. Les nombreux blessés ont rapidement été évacués vers les hôpitaux alentours.

Les conducteurs et conductrices en mesure de témoigner seront tous·tes entendu·e·s d'ici la fin de la journée. Prière à ceux et celles qui auraient été présent·e·s hier matin sur cette autoroute – en particulier s'ils ou elles devançaient le carambolage au niveau de l'aire de Bidart ouest – km 188,288 – de se présenter au commissariat central de Bordeaux – 23 rue François de Sourdis, ou d'appeler d'urgence le : 05 57 85 77 77.

....

Go. Go. Go.

Son abri à tenir profond.

Faute de quoi, fantômes de ses sans-noms, pourraient
ressusciter

Ne vaut mieux pas (Elle a calculé).

Vous dire que c'était pénible de travailler dans cet endroit ne vous aide en rien mais c'est la vérité: c'était vraiment pénible d'y travailler... C'est une ancienne usine imaginez ça... installer un lycée dans une usine quelle idée mais il fallait parer au plus urgent. Les salles trop grandes, impossibles à chauffer et des piliers en plein milieu derrière lesquels se planquent les cancrels et les bavards. Et comme le bâtiment n'était pas suffisant, on a construit trois préfabriqués dans cette immense cour, et derrière tellement de recoins parmi les arbres pour masquer toutes sortes de bêtises... et cette cour! Mon dieu cette cour! Immense, creusée en son milieu si bien que les jours de pluie Ça nous faisait un véritable lac et les gosses s'entassaient autour... comment voulez-vous surveiller tout ça? Comment voulez-vous ? Et ce n'est pas faute de faire des rondes et des rondes mais pour faire un seul tour ça prend bien dix minutes et la récréation est terminée alors bien sûr on ne peut avoir l'œil sur tout, d'autant que les élèves se dispersent dans tous les coins, c'est interdit mais ils le font quand même et ça n'aide pas à les repérer...600 gamins comment voulez-vous qu'on les reconnaissse? Alors oui bien sûr, oui, les demi-pensionnaires sont moins nombreux, on finit par les connaître... oui, bien sûr mais ce petit, n'est-ce pas, bien discret, chétif, du genre à raser les murs voyez-vous il n'attirait pas beaucoup l'attention alors que voulez-vous, je ne l'identifie pas bien, juste une petite silhouette

malingre, oui peut-être des cheveux en broussaille et des pantalons trop courts, un pauvre gosse en somme on en a parfois, oui ses feux de planchers quand j'y réfléchis je les avais repérés, et les voyant passer affleurait dans mon esprit cette formule: »le pauvre gosse » mais rien de plus, il ne posait pas de problème, les pauvres gosses ça existe, qu'est-ce qu'on y peut? sa bobine, je ne me la rappelle même pas en fait. Dans ce lycée c'est une population plutôt gâtée, les parents ont de quoi, ils sont bien habillés, et à la mode enfin pour ce que j'en sais, la mode, moi, j'y connais rien et je m'en fous, il y a tout de même plus important, mais je remarque bien que des fois les petits ont des blousons en vrai cuir, tout de même quel gâchis hein? On n'a peut-être pas été assez attentifs en fin de compte... vous me montrez sa photo et ça ne m'évoque pas grand-chose, je le confonds peut-être avec un autre parce qu'après-tout des pauvres gosses on en a quand même plusieurs, on ne les traite pas à part, ça ne serait pas professionnel, donc je ne l'identifie pas clairement, il m'évoque une image vague mais alors très vague, si je l'ai repris une fois pour bavardage ce même c'est le bout du monde. Vous comprenez moi faut surtout que je repère les fortes têtes, un peu comme vous d'ailleurs... c'est du genre à se planquer derrière ses cheveux et de là-dessous glisser des regards en coin, pas de quoi s'inquiéter au final, enfin vous me comprenez... peut-être du genre aussi à aller se planquer derrière les préfabriqués, mais pas pour faire des conneries non, pas pour fumer, ou se tripoter parce que là c'est appel aux parents et trois jours de renvoi, mais ce gosse non, pas le genre, juste à se planquer derrière pour être tranquille peut-être, parce

qu'au centre c'est le charivari permanent, ça s'égosille et ça court dans tous les sens alors que les recoins c'est interdit à cause de leurs conneries et pour la sécurité bien sûr s'ils grimpent aux arbres par exemple ça s'est vu, ou s'ils se mettent des peignées... donc on les rameute, bien obligés, ce serait plus facile s'il y avait des barrières mais non pas de barrières, remarquez les barrières ils n'hésiteraient pas à grimper dessus, c'est comme ça les gosses, intenables si vous voulez mon avis... Non? Bon sans barrières ils se dispersent et nous on les rameute sans arrêt c'est fatigant à la longue de toujours dire la même chose enfin bon c'est le métier on passe notre temps à les débusquer derrière les préfabriqués pour les ramener au centre mais quand il pleut comme il a plu ce jour là et les jours précédents' ben au centre c'est un lac vous comprenez, la cour est réduite de moitié , ils sont les uns sur les autres pour ainsi dire et comme dès qu'il y a un truc à ne pas faire ils se précipitent pour le faire, ils s'en donnent à cœur joie et ils se poussent pour se foutre à l'eau c'est leur grand jeu et nous sans jeu de mot on est débordés donc ce jour-là on a été bien sûr débordés à brailler après eux pour qu'ils ne se foutent pas à l'eau alors derrière, on n'a pas pu y aller voyez-vous mais ce petit là je ne crois pas l'avoir vu de la journée, je peux me tromper, 600 élèves pensez! Mais vous comprenez comme il devait être du genre à passer inaperçu, il n'était pas un sujet de préoccupation, à force de raser les murs, s'ils étaient tous comme ça ce serait plus facile, croyez-moi, enfin je veux dire, pas s'ils faisaient ce qu'il a fini par faire bien sûr, non mais sa tranquillité, sa timidité... enfin vous me comprenez...

Ce matin j'entre dans le salon chaotique, ses renvois de clopes et cendres froides, deux odeurs différentes. Je suis experte pour les distinguer, moi, la claustrophobe du fond du bocal. (J'ai remarqué qu'il rétrécit sans fin, je peux pas expliquer vraiment — aussi c'est plus fort que moi : je décourage les dernières civilités, j'épuise les visiteurs et leurs amabilités faciles.) La fumée froide râcle un peu ma gorge, un picotement léger et familier me réclame la première bouffée âcre. Puis toutes les autres. Le paquet va y passer. La cendre froide, elle, c'est une odeur fermée. Définitive. N'espère plus rien. J'ai en léger dégoût — sans oublier la poussière — désagréable et indissociable — grise d'odeur. Tout ça flotte dans la pénombre du volet roulant baissé... Autour les échafaudages d'étagères, surchargées de livres. Sans eux je crève. Je peux pas dire moins ni mieux. Ça date de quand j'étais gamine, coincée avec la mère et les deux autres vieilles. Sans bouger sans déranger ; pas me faire remarquer, gommée, nulle de rage avalée. *T'as qu'à prendre un livre pour t'occuper.* L'air que ça faisait vibrer les mots entre les pages, le monde que ça faisait, la vie que ça me ferait encore. Au milieu la table marocaine, finement sculptée, sous l'empilement des revues, les tasses à moitié vides, les cendriers pleins. Dans les coins les trois fauteuils trapus avec les couvertures délavées et froissées. À côté le panier en osier pour le coussin du chat. Con ce chat. Passe sa vie à chier partout, ça me défoule lui crier dessus tous les

jours, quand je vois derrière la porte, pile à côté de la litière, ça, puant. Sur la serpillière. Je l'engueule comme la mort de moi, inséparables. *Sale con qu'est-ce que tu m'emmerdes tu le fais exprès.* Après je me cogne entre les obstacles vers la grande fenêtre, je monte puis rabaisse le store en toute vitesse, faisant tournoyer la manivelle d'une main, comme un lasso. J'ai bien senti la moue crispée sur mon visage amaigri de plus rien, et la pâle grimace de douleur, comme un coup invisible. J'ai rabattu à toute allure, d'une main la farine moulue derrière la vitre : elle me déchire les yeux, me brûle, me traverse la peau comme par infiltration, une intense flambée de blanc, dévorante, lancée depuis le crépi clair de la maison d'en face. Dans ce matin je me souviens que partout des gens levés lavés vêtus nourris marchent entre les façades, dans les rues ; je sais qu'ils sillonnent les trottoirs. Dans les grandes villes j'ai bien vu leurs manèges quand j'habitais près la gare, c'est comme les bancs de poisson lorsqu'ils s'engouffrent par vagues dans les nasses de métro, en dégringolant les escaliers invisibles — ou bien solitaires, pressés — sinon par deux, enveloppés de paroles inutiles. Je sais très bien que la variété est grande de meubler la ville avec des corps, la variété est grande de se noyer dans les flaques d'ombres ou se calciner aux rayons de soleil. Dans le bourg d'ici c'est plus réduit, et chaque jour un peu plus : des vitrines bouchées de panneaux bois. Moi, quand je sors (et de moins en moins, je me rétrécis avec le bocal !) la lumière me fait baisser la tête, relever la cagoule, fixer la pointe des chaussures par deux, comme des gendarmes à motos s'amuseraient à se passer l'un devant, l'autre derrière, et

alternatif. Ce trop de photons et d'ondes électromagnétiques, c'est comme buter contre un mur — tomber dans l'aveuglant repoussant — ensuite vomie, régurgitée de bile acide. Hier le médecin m'a dit que c'est la faute d'une peau qui me pousse sur les yeux et qu'il faudra m'en occuper quand j'aurai la possibilité mais que là c'est pas trop le moment. L'autre maladie est revenue, me bouffe tout le devant et le dedans. Je fais comme avant, la première fois qu'elle est venue : je me suis coupée en deux, celle qui regarde — celle qui détourne les yeux. Alors ce matin j'ai pris le livre au hasard sur l'étagère, en feuilletant pour de l'écriture grosse, et c'est là que j'ai commencé à lire ce que ça disait.

Les rêves de Martha sont de plusieurs sortes. Les rêves en couleurs sont les plus déroutants, puisqu'elle est aveugle de naissance. Elle est venue au monde les paupières closes. Jamais elles ne se sont ouvertes. D'aucuns considéreraient cela comme un handicap, mais pour nous c'est un signe d'élection. Parfois — dans d'autres cas de celui de Martha —, la cécité ne s'accompagne pas de rêve. Nous attendons alors qu'ils adviennent. Cela peut prendre de nombreuses années, toute une vie parfois, mais quelle importance ? Le rêve viendra et éclairera. Certains rêves nous montrent la voie depuis des siècles. Certains rêves ont fondé des villes, créé des alliances, décidé d'exils lointains. D'autres ont révélé des moyens de traverser le temps, l'espace, de sceller des accords avec les morts, d'échapper aux périls, de lire les conduites mystérieuses des autres espèces. Un tel signe vaut bien une vie dans le noir. Martha le sait. Les familles des enfants aux paupières hermétiquement closes le savent. Tout le monde le reconnaît, c'est pourquoi nous respectons aisément les faiblesses qui accompagnent cet état. Avant même le rêve, la présence de l'un d'entre eux parmi nous nous élève. Martha, elle, rêve. Marthe rêve depuis toujours. Parfois en couleur. Parfois monochrome. Martha fait des rêves ocre, des rêves vert jade, des rêves violettes. Elle rit de cette formule : « faire des rêves ». C'est exactement l'inverse qui se produit pendant son sommeil de pierre. Je l'ai vu

dormir en plusieurs occasions. Elle peut tomber dans le sommeil comme une pierre dans l'eau. Elle dit que c'est le contraire, que c'est le sommeil qui est la pierre et elle, l'eau. Elle peut s'endormir paisiblement, mais au cœur du sommeil, elle devient une sculpture d'elle-même. Une sculpture sur sa tombe. Les rêves monochromes viennent dans cette tranquillité. Comment sait-elle qu'ocre est ocre ? Que violet est violet ? Que vert jade est vert jade ? Comment le savons-nous nous-mêmes ? Vous avez l'air bien sûr de vous, dit-elle, quand nous interrompons le récit du rêve par cette objection. Les rêves échappent à l'entendement, pourquoi leur couleur n'y échapperait-elle pas également ? Parfois, Martha rêve en noir et blanc, mais un élément attire son attention. Il semble colorisé, comme sur ces vieilles photos retouchées à la main. Des pommettes roses, un vêtement lavande, des cheveux roux... Parfois Martha rêve comme un chien, dans une infinité de gris. Ces rêves-là, plus fréquent aux solstices, elle les appelle effarouchés. Des rêves aux longs scénarios complexes qui réclament beaucoup de temps et de discussion pour laisser voir leur centre. Nous attendons. L'enquête est suspendue le temps nécessaire. La précipitation est mauvaise conseillère. Martha échange longuement avec Vercingétorix. Pendant ce temps-là, nous glanons, au hasard. Mieux vaut prévenir que guérir : il y aura d'autres crimes sur notre territoire, certains sont déjà écrits dans des signes qui apparaissent à qui sait regarder. Nous tournoyons. Un jour ici, il y aura un accident. Celui-ci ne supporte plus le bruit. Celle-là tient à peine sur ses jambes. Le sens de la circulation est changé. Le

restaurant sert du lapin-chasseur le jeudi à midi. Les travaux ont négligé une très légère fuite de gaz. Un ruisseau coule sous cette partie de la ville. Trop de jeunes gens désœuvrés se regroupent le soir dans ce coin-là sans qu'aucun rire ne passe jamais entre eux. Le frère et la sœur de la maison sale ne peuvent pas vivre ensemble sans se torturer l'un l'autre. Des lettres de l'étranger sont systématiquement dérobées avant d'atteindre leur destinataire. Des objets sans valeur apparente sont entassés dans une planque. Celui-ci ne dit pas son vrai nom. Celle-là cache ses larmes. Les déchets à ce numéro ne sont plus sortis. Le foie de celui-ci est écrit sur sa figure. La peur de celle-là transparaît dans un léger tremblement de ses mains appliquées à nouer un ruban. Dans cette officine, les comptes sont mauvais depuis trois mois. À la maternité depuis trois mois ne naissent que des garçons. Les enfants qui jouent square sont fascinés par les écrans de ceux qui les accompagnent au square pour qu'ils y jouent. Celle-ci n'arrive pas à remettre sa chaussette toute seule. Celui-là a faim... Martha a rêvé d'une grand verre vert.

Temps froid et sec. Cette nuit, il a fait un vent solide, presque effrayant. Je ne peux m'empêcher de mesurer ma chance. De pouvoir m'abriter derrière tant de murs. Je pense à ceux qui sont seuls au milieu du noir. Comment font-ils pour résister à de telles rafales ? Je les rêve parfois. Vagues lutteurs antiques. Plaqués face contre sol. Leurs genoux sous le ventre et les mains crispées derrière la nuque. Tentant, en vain, de se protéger du vent alors qu'ils lui offrent les zones les plus faciles, les plus tendres et les plus mortelles. Les reins. Plus haut, le foie qui est si mou et tout entier si occupé à sa tâche vitale que la plus petite pointe d'une lame est propre à en tirer des fleuves de sanguins pourpres. De celui qui rend la mort aussi belle et dangereuse. Fascinante fleur écarlate au pistil d'argent. Leurs vertèbres dessinent des pointes de reptiles tout au long de leur dos. Fragiles carapaces. Mais le vent reste un traître, léger et lâche. Et n'ébranle qu'à peine ces colonnes antiques. Si léger, qu'il effraie jusque derrière les murs blancs éclairés trop faiblement par la flamme vacillante de cierges à la croix dorée. Croix bien vite effacée par les doigts tordus de la cire coulante. Le vent est effrayant. À la fois il se gonfle pour mieux vous étouffer, à la fois il se tasse pour filer en sifflant à travers vos fissures. Et les armes posées et la poitrine offerte à la chaleur du foyer, il vous surprend alors. Surgissant tel un diable de la bouche sans dents d'une cheminée qui, l'instant d'avant, ronronnait de flammes rouges et

caressantes. Vous vous rappelez — bien trop tard — qu'un jour, un ami étonné vous fit la remarque qu'à ses yeux seule la flamme pouvait sans crainte se mêler à la flamme dans l'âtre du foyer.

Moi je sais que les jours de grand vent, cela est folie que d'aller remuer au tison les cendres froides et grises. Même ceux qui ont un toit restent souvent fébriles ces soirs de tempête. Ils commencent avec mainte précaution mille tâches, n'en terminent aucune, le regard dans le vague, les épaules voûtées.

Et finissent toujours par entrouvrir un rideau, les yeux fixés en vain sur le frêle volet de bois qui frémit dans la nuit, l'oreille aux aguets de la fureur du vent et la main crispée sur l'étoffe froissée. Leur voix blanche et sans timbre commence des phrases sans oser les finir. Et le son distordu de la foule dehors, est bien trop trompeur pour qu'ils puissent prévoir, avec certitude l'arrivée prochaine de l'orage ou le retour du beau temps.

Ces soirs-là, je n'ai pas ce courage. Je suis tel un fantôme me blottir dans un coin à l'autre extrémité de la cheminée hurlante. Et la nuque frissonnante. Et la musique dans mon crâne criant bien trop fort pour couvrir l'éclair qui vient fouiller d'un œil blanc l'intérieur de la pièce. Le rythme triomphant de l'éclat des cuivres et des pleurs du violon. Je me réfugie alors derrière une quelconque besogne, un peu futile certes. Les coudes collés au corps et les mains occupées.

Je ne peux m'empêcher d'imaginer le pauvre fou qui dehors a choisi de se laisser emporter par le vent. Son corps fragile tournoie dans un ballet de feuilles orange

qui montent en spirale. À quoi pense-t-il ? Se repose-t-il parfois ? Le voilà à présent, agrippé des deux mains, aux branches fantomatiques d'un arbre d'hiver, levées en une vaine prière aux soleils éteints. Il claque fièrement comme une provocation aux bourrasques de redoubler leur effort. Drapeau fier et flottant, aussi fluide que le vent, secoue à loisir, amuse, caresse, soûle, mais jamais ne déchire. J'envie presque alors, cette sensation sauvage, de son corps souple ondulant sous le vent. Étendu de tout son long. À l'horizontale. Juste quelques secondes. Juste à temps pour que je réalise que la scène est invariablement trop lointaine pour que je puisse aisément décrire en détail son visage grimaçant. J'imagine alors, non sans de vagues nausées, sa bouche asymétrique et ses joues gonflées, par le vent qui pénètre sans jamais ressortir ses lèvres grandes ouvertes à son rire dément. Et ses yeux, révulsés comme déjà résignés, tournés vers l'intérieur pour ne pas voir la mort.

C'est cette sonnerie de téléphone stridente qui raya la matinée, déjà bien avancée, d'un trait de texture noire. Elle sortit de son rêve à reculons, tentant de s'accrocher à une image pour la conserver en mémoire et reconstituer des échafaudages au songe. Mais la sonnerie effaça l'image et la propulsa hors d'elle. C'était une erreur. L'appel téléphonique était une erreur de numéro, et même si à l'autre bout de la communication, il y eut des excuses, elle ressentit un agacement dont elle aurait du mal à se déprendre. Elle remplit la bouilloire, la reposa sur son socle et attendit qu'elle chauffe afin de pouvoir boire un thé. Boîte de thé que sa main gauche, un peu faible, échappa sur la table. Elle ramassa les brins de thé à la petite cuillère, en remit une partie dans la boîte et déposa les autres brimborions dans le filtre de la théière. Rien ne chauffait dans la bouilloire dont le bouton n'avait pas été enclenché. Elle se murmura : *il y a des jours où...* avant de croquer dans une pomme qui se révéla insipide. Serait-ce le début d'une journée de brisures, de celles dont on redoute les enchaînements funestes? L'eau de la douche resterait tiède, et le chauffage de l'appartement indécis, le regard devant la penderie plus que perplexe pour savoir quelle tenue arborer en ce jour où, après un coup d'œil jeté par la fenêtre, il était certain qu'il pleuvait et que cela allait durer. Elle savait le vide de son réfrigérateur, qui semblait s'apparenter à celui de son esprit. Sortir se révélait indispensable, même si marcher

sous la pluie n'avait rien de réjouissant. Et d'ailleurs où avait-elle bien pu poser son parapluie pliant. Elle ouvrit tiroirs et portes de placard où la logique aurait voulu qu'il soit avant de le découvrir posé dans le meuble à chaussures, et le souvenir lui revint qu'une baleine s'était cassée la dernière fois qu'elle l'avait utilisé. Elle devait bien en avoir un autre mais pour l'instant il lui était impossible d'imaginer la place où il pourrait reposer. Elle se contenterait du parapluie à la baleine cassée. Et pourquoi disait-on ce mot de baleine alors que depuis bien longtemps on n'utilisait plus les fanons de cet animal, mais des tiges de métal. Elle enfila un imperméable muni d'une capuche afin de prendre des précautions qui semblaient utiles en ce jour dont elle avait quelque raison de penser qu'il était mal enclenché. Arrivée au bas de son immeuble, elle réalisa qu'elle n'avait pas pris de sacs pour porter ses courses, mais n'eut pas envie de remonter les trois étages. Elle posa un pied sur le trottoir, hésita sur le sens à donner à sa direction et partit dans la direction opposée à la supérette où elle avait l'habitude de faire ses courses. Elle n'avait plus envie. Quand la journée démarre mal, rien de mieux que de casser une routine afin de ne pas avoir à répondre à des pourquoi qui ne reçoivent que des parce que inutiles. Elle ne savait pas où elle allait mais elle s'y dirigeait avec confiance. La pluie allait bon train. Elle s'abrita pour un instant sous un porche d'entrée dont elle savait bien que c'était l'entrée d'un musée. Et devant le désarroi de cette matinée, il y eut la décision ferme et peu coutumière pour elle, d'entrer dans ce musée et de chercher une sorte d'apaisement. En période habituelle

elle serait allée dans une bibliothèque ou une librairie, mais elle n'avait pas pris la bonne direction, et ce qui s'offrait à elle était soudain le bienvenu. Le musée de cette ville était gratuit et donc elle y pénétra sans se poser d'autres questions, laissant son parapluie à la consigne. Le musée semblait désert. Elle eut cette pensée étrange : *je crois que si j'étais moi, c'est là qu'il me fallait venir...* Circulant devant les tableaux, elle retrouvait une forme de sérénité, comme si tous ses membres reprenaient leur place dans son corps. Elle jetait un œil ici ou là, reconnaissait la main de certains peintres, se laissait attirer par une lumière, une forme, une atmosphère. Puis se figea. Happée par un petit tableau, que bien sûr elle connaissait, avait déjà vu dans des livres d'art et croyait donc tout savoir, mais qui opéra sur elle, ce jour-là, à ce moment précis une force magnétique. Une lumière, une main levée, trois visages. Elle se tenait là, immobile, face à ce qui était sans doute trop grand pour elle.

CHRISTINE ESCHENBRENNER | EN BUS OU L'HOMME QUI
TUA L'INDIFFERENCE

Ce n'était pas le bon arrêt. Il pleuvait tellement ce soir-là que le groupe s'était donné rendez-vous au plus près du lycée. Les autres fois, c'était côté voie ferrée, en bas. En fait, ils étaient en haut, de l'autre côté. Heureusement les accompagnateurs des jeunes avaient mon numéro de téléphone. Ils m'ont prévenu juste au moment où j'allais rebrousser chemin, estimant qu'on ne pourrait jamais arriver à l'heure, à cause de l'erreur. On est une petite poignée de machinistes-receveurs à convoyer le soir bénévolement, après une journée de travail, les élèves d'un quartier dit sensible ; quelques profs, bénévoles eux aussi, se débrouillent pour préparer l'expédition, et plusieurs fois par an, emmènent au théâtre des élèves le soir, malgré les réticences de certains parents —ceux qui considèrent que les sorties ne font pas partie du programme scolaire. Les enseignants gèrent les négociations et nous, on conduit les bus. Ça se prévoit, ça s'organise, l'aller-retour banlieue - Paris, jusqu'à la Comédie-Française. Un partenariat décroché entre la compagnie de bus, le théâtre et un lycée en « zone d'éducation prioritaire ». C'était mon tour ce soir-là. Les jeunes, j'en connais déjà pas mal : en général, je les ramasse le matin pour les déposer tôt près de leur établissement. Ils sont souvent à la bourre. La plupart d'entre eux ne sont jamais allés au théâtre, ça vaut le coup de donner un coup de main. Moi non plus je n'étais jamais

allé au théâtre avant de les embarquer dans mon bateau à roues.

Alors ce soir-là, je l'avais mauvaise : à cause de moi, ils allaient rater une belle occasion de voir autre chose que leur quartier. Quand j'ai fini par les trouver à l'autre arrêt, tous collés dans l'abribus comme un troupeau de manchots, je me suis dit que c'était encore jouable. On allait mettre les gaz, ne rien annuler. Pourvu que ça roule bien par là où j'allais passer. Il tombait toujours des cordes, j'ai accéléré en longeant la Seine avant de m'engager dans les cercles de Défense puis de retrouver les boulevards vers le cœur de la ville. L'avantage, c'est qu'un bus peut emprunter des couloirs spéciaux. J'ai progressé malgré les ralentissements en forçant légèrement le passage mais heureusement l'heure de pointe était dépassée. Dans le rétroviseur, je voyais les jeunes discuter en regardant la nuit. Sauf Edem, tout seul vers le fond du bus. Je le transporte souvent le jour, du sud de sa ville au quartier nord : pas besoin de lui parler pour le connaître un peu. Il est sérieux. Pas de vagues. C'est un silencieux. Un solitaire. Un jour d'encombrement, il m'a dit paniqué qu'il devait absolument être à l'heure pour ne rater aucun cours. Je n'ai pas posé de questions. Je me suis débrouillé pour accélérer sur la travée réservée aux bus. Il m'a remercié comme si je lui avais sauvé la vie. Puis il a filé.

Palais Royal. J'ai mis les warnings. La petite prof qui était au téléphone à l'avant avec une responsable du théâtre m'a demandé si les jeunes pouvaient avaler vite fait leurs sandwiches avant de descendre. D'habitude ils ont le

temps de se poser à l'extérieur mais là c'était trop juste. Normalement, ils n'ont pas le droit de manger dans le bus à cause des miettes et des déchets. J'ai fait une exception. Après avoir stationné sur un emplacement dédié, j'ai remarqué dans le rétroviseur qu'Edem ne mangeait rien, visage collé contre la vitre. J'ai prévenu la petite prof qui est allée le voir, pensant qu'il avait oublié de prendre ce qu'il fallait —même que les autres étaient prêts à partager leur frichti—mais il a refusé. Il lui a expliqué à voix basse que c'était l'anniversaire de la mort de ses parents et d'une partie de sa famille, — tous assassinés pendant la deuxième guerre du Congo — il ne pouvait rien avaler. La prof connaissait déjà l'histoire de son évacuation par la Croix Rouge, et celle de son arrivée dans un foyer de la banlieue nord-ouest mais pas ça ; il s'est tu, on avait dix minutes de retard.

Normalement, je reste dans le bus pendant le spectacle —c'est la règle— mais la prof m'a dit de venir voir avec eux la pièce : elle s'arrangerait avec ma direction, il n'y aurait pas de problème. Déterminée, la petite. J'ai grignoté dans le bus avec le groupe puis on est partis en courant. Quelqu'un nous attendait dans le hall du théâtre et nous a conduits à grands pas vers la salle de spectacle. C'est un événement, m'a dit fièrement la petite prof. Dix minutes de retard : chose impossible à la Comédie-Française — le rideau ouvre toujours pile à l'heure. D'habitude les retardataires ne sont pas acceptés ou éventuellement après l'entracte. Et ils ont fait ça pour nous. La sonnerie a retenti. On a fait notre entrée royalement avec vêtements trempés et odeur de chien mouillé. Les gens du public n'ont rien dit : peut-être bien

qu'ils avaient été informés. Assis à côté d'Edem, j'ai vu, à l'âge que j'ai — un peu avancé— mon premier spectacle : Andromaque, de Racine, une tragédie. Quand la salle s'est rallumée, Edem avait les larmes aux yeux. Je lui ai demandé si ça allait. Il a dit tout bas : les assassins, tous les mêmes, poussés par des choses cachées, la jalouse, la haine, la vengeance et la violence...Il s'est mouché puis a marché à grands pas vers le bus. Quand ils se sont tous réinstallés, j'ai su qu'on avait vécu quelque chose de fort ensemble, des situations qu'on avait reconnues sans comprendre tous les mots mais les acteurs parlaient la belle langue et c'était comme une musique traduisant ce qui nous échappait. J'ai pris le micro du bus : pour fêter ça, en rentrant, allez, on se fait Paris by night. Ce n'était pas le grand tour mais on est passés par le Louvre illuminé, la Défense, avec ses milliers de fenêtres dans les hauteurs ; j'ai laissé le micro à la petite prof qui a donné quelques éclaircissements pour Andromaque et des précisions pour l'arrivée. Edem, visage contre vitre, regardait entre les gouttes scintiller la pyramide, le carrousel, les quais, les phares, les tours, les mots des victimes, les mots des assassins, les visages des disparus. Beaucoup de visages. Et la route du retour, le long de la Seine, pendant un moment.

Je me réveille, j'évite de regarder par la fenêtre. Mais peut-on dire fenêtre quand il s'agit d'une meurtrièrre fermée par du verre de sécurité feuilletté ? Quand je suis arrivé ici je me suis demandé : comment je vais réussir à me construire un nid dans une pièce de 9 m², lit, table, sanitaires compris, sans le moindre souffle d'air puisque rien ne s'ouvre ?

Cette nuit, j'ai rêvé que je traversais l'océan sur un bateau. Je dormais dans une cabine de 9 m². Tu étais avec moi. Les vagues s'écrasaient contre la coque, ruissaient sur le hublot, nous étions bien au chaud, bercé par le ressac. C'est terrible quand tu te réveilles après un rêve de voyage. Tu regardes tes pieds. Le café est dégueulasse. Elles ont dit tu peux emporter le texte dans ta chambre pour l'apprendre. Ce n'est pas une chambre c'est une cellule, j'ai répondu. De toutes façons je ne retiens rien. Je répète les phrases, je les écris, je les oublie. Par la fenêtre je vois la mer qui brille comme une coquille. Je connais encore par cœur ce poème de Paul Fort que j'ai appris à l'école. C'est fou que je me souvienne encore de ces mots-là.

La mer s'en va et elle revient. C'est monotone même si c'est jamais pareil. Pendant les grandes marées de minuscules silhouettes pêchent à pied dans le lointain. Je tends mon pouce vers la vitre, je voudrais les écraser. Je me souviens de quand on jouait à « j'te gomme ». Tout ce

qu'on détestait, tout ce qu'on ne voulait plus ou qui nous faisait du mal, on le gommait : mademoiselle Caminade, la maîtresse du CE1, j'la gomme ! Albert Buté, j'veux pas de gomme ! les proprios du bar tabac, j'les gomme ! Sans parler du père, du frigidaire vide, des radiateurs éteints, de l'ascenseur en panne... Et puis un jour, on a arrêté, t'y croyais plus.

Il paraît que le niveau des océans monte à cause de la fonte de la calotte glaciaire. Drôle de mots calotte glaciaire. Le père nous en fichait des calottes. La nuit, je rêve que de grandes vagues soulèvent les grilles, éclatent le verre de sécurité feuilleté, noient tout. Ça m'est égal. Je plonge, je respire sous l'eau, je nage au loin, personne ne me voit.

Bouba m'a dit : il y a un dauphin qui nage dans la baie, je te jure, hier je l'ai vu sauter au loin ! Tu t'es craqué, j'ai dit à Bouba, les dauphins c'est pas dans cet océan-là, pas par ici, ça se saurait s'il y en avait. Et pourquoi pas une baleine pendant que t'y es ?

Le surveillant m'a raconté qu'une fois une baleine s'est échouée sur la plage devant les murs. Je ne le crois pas. Je ne peux pas vérifier alors je ne le crois pas. Je ne peux pas aller de l'autre côté des murs pour voir s'il y a une baleine. Et pourquoi il me raconte ça à moi ?

Depuis le mois d'octobre les jeudis après-midi, c'est atelier-théâtre. Les deux intervenantes sont pleines d'enthousiasme. Je suis sympa avec elles, je tâche de ne pas les décevoir mais quand elles nous demandent de nous donner la main, non. Trop c'est trop.

Pour sentir le vent du large, il faut sortir dans la cour. C'est un espace clos de murs. Tu ne vois pas la mer tu l'entends. L'espace est quadrillé : le coin des marseillais, le coin des Lyonnais... Y'a plus de coins que d'angles dans cette cour. On se regroupe par catégorie : le type de peine, l'origine ethnique... La cour est grise, il pleut souvent. Tant mieux. Quand le ciel est bleu ça te déchire de l'intérieur.

De mon lit je pourrais voir la mer. Je regarde de l'autre côté. Dans la salle de théâtre qui surplombe le bâtiment elle est partout. C'est une pièce traversante d'est en ouest. Des deux côtés l'océan moutonne à perte de vue. Elles disent : qu'est-ce que c'est beau la vue qu'on a d'ici ! Je préférerais des murs gris, je dis.

Elles nous ont expliqué : on va faire un spectacle sur l'amour. On va partir du titre : Où vont les sentiments quand ils disparaissent ?

Je me pince les lèvres, elles n'ont vraiment peur de rien. Je ne leur demande pas : l'amour, mais quel amour ? Ça me fait mal ce mot-là.

Elles expliquent : la confiance, c'est important au théâtre la confiance et pas qu'au théâtre, dans la vie aussi. Marcher les yeux fermés en sachant que rien ne peut t'arriver, que tu ne fonce pas dans un mur, qu'il y aura toujours quelqu'un pour te rattraper. Décidément elles n'ont peur de rien. Qui fait confiance à qui ici ?

Dans les années 1970, il était facile de disposer un dossier en haut de la pile. J'ai simplement accéléré les choses. J'étais directeur adjoint à l'Aide sociale à l'enfance de Paris, l'un de ceux en charge du placement familial. J'avais accepté une proposition inhabituelle de mon ami Antoine, un entretien dans son appartement du xve arrondissement dont les pièces s'ouvraient les unes sur les autres selon l'ancienne distribution. Antoine connaissait bien le couple, l'homme était son frère. Il avait insisté pour que cette première rencontre officieuse se déroule dans un cadre plus chaleureux que les locaux administratifs de l'Aide sociale à l'enfance, arguant que cela permettrait à chacun d'être plus à l'aise. Dans le salon où trônait un poste de télévision en bois sombre.

Je m'étais assis dans le fauteuil qui faisait face au canapé recouvert d'un tissu à motifs géométriques orangés et bruns. Malgré la fenêtre fermée, quelques bruits montaient de la rue, le vrombissement d'une voiture, une portière qu'on claque un peu fort.

Antoine avait préparé du café dans une cafetière italienne en aluminium et disposé sur un plateau des tasses, un sucrier en verre taillé, et une assiette de petits-beurre. Il allait et venait entre la cuisine et le salon, vérifiant que tout était en ordre, rajustant les rideaux qui laissaient passer la lumière de l'après-midi. La sonnette retentit, il se précipita pour ouvrir. J'entendis

les mots échangés à voix basse dans l'entrée sans les comprendre, puis le bruit du manteau et du pardessus qu'on accrochait au portemanteau de l'entrée.

J'allais à la rencontre du couple en mal d'enfant. Je tendis la main avec une fermeté mesurée, une façon de montrer que l'affaire n'était pas acquise pour le moment. La femme portait une robe droite en lainage bleu marine qui lui arrivait juste sous le genou et des escarpins à petits talons. Ses cheveux étaient coiffés en un chignon sage. L'homme portait une veste croisée marron avec une chemise claire et une cravate à rayures qu'il rajustait sans cesse.

Le couple prit place sur le canapé. La femme posa son sac à main à fermoir doré près d'elle. Antoine servit le café dans les tasses blanches et proposa le sucre en morceaux avec une pince en métal argenté. Il s'installa légèrement en retrait sur un autre fauteuil près de la fenêtre.

J'expliquai la procédure d'agrément, les étapes à venir, les délais qu'il fallait envisager, tout en observant attentivement leurs réactions. L'homme hochait la tête à chaque information, prenant parfois la main de sa femme dans la sienne, tandis qu'elle écoutait avec une concentration intense, ses lèvres serrées retenaient son émotion. Je leur demandai de me parler de leur parcours, de ce qui les avait conduits à cette décision.

La femme regarda son mari qui l'encouragea d'un signe de tête, puis elle se lança d'une voix d'abord tremblante. Elle raconta les années d'espoir, les consultations chez différents médecins, les traitements qui n'avaient rien donné. Son mari prit le relais pour décrire leur situation,

son poste d'ingénieur dans une entreprise de travaux publics, puis il évoqua l'emploi de sa femme, professeure de lettres dans un lycée. Ils habitaient rue de Vaugirard depuis leur mariage, un grand appartement de quatre pièces au cinquième étage sans ascenseur, avec une vue sur les toits de Paris et une chambre aménagée, aux murs tapissés d'un papier peint à petites fleurs, où il y avait déjà un petit lit en bois blanc. L'homme en sortit la photographie et me tendit.

J'écoutais en fumant une Gitane, le cendrier en verre posé sur l'accoudoir de mon fauteuil, je prenais quelques notes sur un carnet. Je les interrogeai sur leur conception de l'éducation. Je les questionnai aussi sur la façon dont ils envisageaient de parler à l'enfant de ses origines, sur leur capacité à l'accueillir, et ils me répondirent avec sincérité.

La lumière déclinait dans le salon, Antoine alluma la suspension en opaline blanche. Il resservit du café, proposa d'autres biscuits que personne ne prit, puis se rassit. J'observais avec satisfaction comment l'atmosphère s'était apaisée, comment les épaules du couple s'étaient détendues, les mots circulaient plus librement.

Je leur annonçai que nous avions posé de bonnes bases. Je me levai, imité par le couple, et leur serrai de nouveau la main, cette fois avec une chaleur qui n'était plus seulement professionnelle, mais contenait une forme d'encouragement sincère.

Antoine aida la femme à enfiler son manteau, et nous échangeâmes encore quelques paroles dans l'entrée.

Pendant que le couple descendait, leurs pas résonnaient dans la cage d'escalier aux murs ornés d'une peinture vert d'eau écaillée.

Lorsque je quittai à mon tour l'appartement d'Antoine, je gardai avec moi l'impression singulière que cette réunion portait en elle quelque chose de juste et je descendis les marches avec la certitude que j'allais changer le cours de trois vies qui ne demandaient qu'à se rencontrer.

Et 56 ans plus tard, « l'enfant » se tenait devant moi. L'homme avait une carrière établie, une vie construite sur des croyances qui venaient de s'effondrer. Je ne sais pas pour quelle raison ses parents ne lui ont rien dit jusqu'à présent, et pourquoi lui avouer si tard son adoption. Cette révélation l'a plongé dans un état de confusion dont il peine à émerger. Il en veut terriblement à ses parents pour ce silence. Il n'a nul besoin de le dire, l'amertume se lit sur son visage.

Il a eu une enfance heureuse, il a fait de brillantes études de droit, s'est marié, il a un fils d'une dizaine d'années, et jamais rien n'avait laissé présager cette vérité.

Il m'a retrouvé dans cet EHPAD en faisant appel à un détective privé. L'adoption plénière lui a fermé toutes les portes de recherche. Je lui expliquai comment j'avais rencontré ses parents par l'intermédiaire de son oncle, que j'avais ordonné une enquête de moralité et de situation familiale. Ses parents semblaient disposés à ne rien lui cacher. Il m'interrogea sur le choix de l'enfant. Ce choix n'avait pas été très compliqué. L'accouchement sous X d'une mineure, un nourrisson en parfaite santé

placé quelques mois en pouponnière à Saint Vincent de Paul.

J'avais vraiment le sentiment de faire une bonne action. Il insista pour obtenir des éléments concrets, mais la mémoire me faisait défaut. Je ne pouvais pas me souvenir du nom de la jeune femme, j'étais certain qu'elle avait laissé une lettre qui devait être dans le dossier de l'Aide sociale à l'enfance.

8h04 – *Entrée dans le métro.* Je descends les escaliers mécaniques. L'air est tiède, chargé de l'odeur des cafés à l'emporter et du plastique chauffé. Les gens pressés se croisent, ajustent leurs sacs, consultent leur téléphone comme on lit un oracle.

Je m'assis dans le premier wagon. Mon genou heurte une chemise en carton posé sur le siège d'en face. « La passante » est écrit au feutre noir. Elle glisse aussitôt contre ma chaussure gauche, s'ouvre légèrement.

Je m'excuse à voix basse, réflexe inutile puisque personne ne semble la revendiquer. Je la ramasse. Elle est lourde, non par le nombre de pages, mais par la densité silencieuse de quelque chose qui attend d'être reconnu.

Je lis très peu. J'ai toujours pensé que lire demandait une disponibilité que je n'ai pas, une verticalité de l'attention. Je fonctionne par nappes : tickets, formulaires, messages, modes d'emploi. Des textes qui ne réclament rien sinon d'être traversés.

A l'intérieur, le manuscrit est divisé en sections colorées maintenues par des trombones. Chaque couleur correspond à un thème. Ce n'est pas écrit comme un roman, ça ressemble à une tentative de classement du monde avant son évanouissement.

8h07 – *Bleu, Enfance.* Une feuille dépasse légèrement. Je la prends, observe la pliure, la texture du papier. Je la repose. Je ferme la section.

Autour de moi, une basse continue : conversations lointaines, musique, rires, froissement de journaux et de rares tickets de métro. Une odeur de parfum se mêle à celle du métal.

8h12 – *Jaune, Sentiers à deux.* Le trombone accroche. Le papier est fin, presque translucide. Un fragment hésite entre le jaune et le vert. Je le manipule, note la pression du stylo et la façon dont l'encre s'est déposée.

Un enfant s'agitte contre sa mère, une femme parle au téléphone à voix basse. Le métro ralentit légèrement dans le tunnel et un courant d'air apporte l'odeur du quai suivant. Je repose le feuillet, geste minimal celui d'un lien qui se tend. Mon contact avec ce manuscrit n'est que de passage.

8h17 – *Vert, Le monde en route.* Le wagon s'ébranle. Les passagers sont absorbés par les écouteurs, les journaux, les conversations éparses. Une photographie glisse de la chemise : un paysage avec des vaches dans un pré sous l'instabilité du ciel.

Je note mentalement la couleur sur l'étiquette. Témoin temporaire, je replace la feuille. Elle ne m'appartient pas.

8h19 – Le métro s'arrête brutalement, incident technique. Le mot « incident » s'affiche au-dessus des portes avec une neutralité proche de l'insulte.

Une femme debout soupire, un homme regarde sa montre avec l'air de quelqu'un qui croit encore que le temps lui obéit.

Je consulte le dossier, pas mon téléphone.

Le métro repart.

8h25 – *Rouge L'instant suspendu.* La rame s'immobilise. On entend le glissement des portes qui s'ouvrent et l'appel d'air, un relent de croissant et de pluie. Je me lève pour descendre. Je me décharge de ce poids et repose la chemise sur le siège, sa destination.

Un autre passager l'observe. De ses doigts il effleure la couverture, hésite. Le wagon se remplit de voix nouvelles. Je descends. Les portes claquent. Le dossier attend.

8h26 – *Gris, Le passage.* Le nouvel occupant s'assoit, entr'ouvre la chemise, puis l'ouvre. Les pages s'écartent sous ses doigts, elles deviennent une mer de papier. Il ne lit pas. Il soupèse, replace, ajuste silencieusement avec attention.

A travers la vitre, les lumières glissent sur les visages, sur le papier dessinant des formes fugitives. Je marche sur le quai. Le manuscrit est en route vers...

8h27 – *transparent, Fragments.* Je l'observe depuis le tapis roulant. Il tient le carton contre lui, le protège avec l'économie du geste.

A l'intérieur le manuscrit se prépare à franchir le seuil entre l'épreuve et le livre. Il n'existe pas encore mais il est déjà tendu vers ce qui pourrait advenir.

Au bout du quai, je disparaîs. La chemise est trouvée.

Je n'aurai été que le témoin provisoire d'un événement dont on ne parlera jamais.

JULIETTE DERIMAY | L'HOMME QUI DONNA UN AVIS FAVORABLE
A LA DUP

Ce matin la mer est basse, ça remonte, mais je dois quand même marcher longtemps jusqu'à l'endroit de la jetée où le bateau attend. Jetée de pierres roses entre les cailloux roses. Dans le lever de soleil ça doit être joli, mais je suis plus tard que le lever de soleil. C'est encore joli mais moins joli qu'au lever de soleil. Je ne suis jamais là au bon moment. Toujours trop tard. C'est peut-être pour ça que je m'occupe du patrimoine, du passé. Souvent je trouve que c'est injuste. Être inspecteur, aller chez les gens, aller vérifier chez les gens, alors qu'ils ne demandent rien, surtout pas ma venue, qu'ils demandent même que jamais je ne vienne. Jamais le bienvenu. Je ne suis jamais le bienvenu quand je vais inspecter. J'aimerais que les gens comprennent que je fais ça pour le salaire, bien sûr, mais aussi pour que le passé reste vivant, qu'on sache ce qu'il y avait avant, comment c'était avant, comment ça s'est construit tout le monde de maintenant, que ça ne vient pas de rien. Je ne fais pas ça pour moi, je fais ça pour les gens, pour tous les autres gens, pour qu'ils sachent. Le bateau est grand et nous ne sommes pas nombreux, je peux choisir ma place, poser mon sac sur le siège d'à côté, pas question de monter sur le pont, même pour la vue. Là-haut l'air est humide, le petit vent frisquet, je suis bien mieux en bas. Tranquille, je peux penser à autre chose en regardant par la fenêtre, l'eau, les cailloux roses. Je songe, je réfléchis. J'aimerais quand même avoir un uniforme,

quelque chose d'officiel, je me dis que ça aiderait, un costume que je pourrais mettre et surtout enlever pour redevenir moi-même. J'envie les gendarmes, les gens de l'ONF, même les gardiens de musée, juste une veste suffirait, pas obligatoirement un uniforme complet, ce qui est contraignant aussi, il faut bien l'avouer. Et comment être sûr d'ailleurs que l'uniforme en question serait adapté aux conditions climatiques, à tous les temps, à notre mission de protection du patrimoine et au tempérament de chacun. Moi, je suis frileux par exemple. Alors oui, je pourrais toujours mettre un petit pull en plus en dessous de l'uniforme, ou un collant sous le pantalon, mais pour la pluie par exemple ou pour le vent, une vraie veste de ciré, quelque chose de costaud. Je suis souvent dehors, exposé au vent, à la pluie, aux intempéries, puisqu'il faut bien inspecter à la date fixée, quelle que soit la météo, se tenir à ce qui a été dit. Pour aujourd'hui, par exemple, Je sais qu'il me faudra des bottes, alors j'ai pris mes bottes en caoutchouc pour la vase, le sable plein de cailloux, les algues et l'eau de mer, parce que quand on dit plage, il n'y a que les vacanciers qui pensent plage de sable, moi je pense vase et cailloux et toujours trop de ces algues qui vous masquent le sol et qui vous font glisser. Des bottes dans un attirail d'uniforme ? Et des vêtements solides, pas trop sensibles aux taches. Quelle couleur l'uniforme ? L'inspection me mène souvent dans des endroits perdus, poussiéreux et défraîchis, pleins de désuétude, avec des plantes aussi, des ronces, du lierre, des mauvaises herbes. Le patrimoine, ça n'a jamais rien eu de moderne. Pendant le temps de la petite traversée, bien installé à l'intérieur du bateau, je jette un œil sur le

dossier. Aujourd’hui par exemple, mon inspection ce sont des ruines de plusieurs époques en même temps, mais toutes mangées de ronces, des ronces avec des piquants de maintenant, des vrais piquants pointus, pas des piquants usés venus du moyen âge. Inspecter ces ruines une dernière fois en tant que ruines, ensuite ça ira mieux, quand on va enfin pouvoir s’occuper de ces ruines-là un peu plus sérieusement, quand enfin, elles seront à tout le monde, enfin mises en valeur. Alors aujourd’hui, à défaut d’uniforme, je mets mes bottes à moi, mon pantalon de ciré et ma veste fourrée à moi, chaque morceau de sa couleur, un habit d’amateur. Aujourd’hui avec moi il y a deux gendarmes, ils m’attendent sur le quai quand le bateau accoste. On se dit bonjour, banalités et on y va, il faut marcher un peu. L’un d’eux propose de me porter mon sac avec les bottes et le ciré. Eux ont un uniforme, un bel uniforme bleu avec une bande plus claire, un écusson qui dit qu’on n’est pas là pour la blague, que ce qu’on fait est sérieux. Aujourd’hui, ce sont les gendarmes qui s’occupent du bateau pour se rendre sur l’île, au moins, je n’ai pas à godiller ni à m’occuper de la marée ni de la météo. Moi, je ne s’occupe que de ma pochette en carton bleue, avec les papiers dedans. J’y suis déjà allé sur cette toute petite île, c’est moi qui suis en charge du dossier depuis plusieurs années, depuis que Serge est parti à la retraite. Une île coupée en deux, d’un côté, quelques cabanes, un atelier, ils appellent ça une école pour apprendre à construire des bateaux et des choses en bois. Du patrimoine maritime ils disent, mais là-dessus on n’a jamais été complètement d’accord : du patrimoine neuf, c’est pas du patrimoine. Enfin, pas

vraiment. Des originaux en plus, vivre loin du monde... Moi ce qui m'intéresse c'est l'autre partie de l'île, saint Budoc, la villa gallo-romaine, les tombes. Alors dans leur grande maison, je pose le papier au milieu de la longue table en bois, le papier officiel de la Déclaration d'Utilité Publique qui va les exproprier. Je le pose au milieu des tasses même pas encore remplies d'un café qui sent bon. Les quatre personnes de l'île sont assises de l'autre côté de la table et moi je suis assis là, en habits ordinaires, sur le banc côté porte entre les deux gendarmes dans leur bel uniforme. Personne ne parle, juste un chat noir et blanc qui miaule en venant se frotter contre mes bottes en caoutchouc

Il faisait beau; une fine couche de neige recouvrait l'herbe et les toits des bateaux. Des péniches pour la plupart, avec leurs passerelles encombrées de bidons et de linge gelé. Les bateaux sur l'autre rive semblaient plus mystérieux, c'est l'aura de la distance j'imagine. Il faisait beau; l'eau était crasse, elle luisait par nappes. Comme gelée. Si quelqu'un était tombé à l'eau elle serait certainement morte. Un chien attaché aboya. J'ai connu quelqu'un qui vivait sur le fleuve, il aboyait – il t'aboyait dessus, après il te parlait -, il doit être mort ou enfermé, il était déjà vieux à l'époque; il m'avait raconté sa guerre. Un dimanche par mois, je déjeune chez elle, j'y vais en marchant. Je marche deux kilomètres au long des quais puis je traverse le boulevard et je bifurque vers les rues grises; une heure de marche sans me presser, en laissant dériver mes pensées. J'ai d'abord pensé à mon rendez-vous de jeudi, qu'il faudrait passer déposer l'enveloppe avant plutôt qu'après. Et ce livre m'est revenu. Une lecture qui a plus de quinze ans. Je me souvenais d'un crime, pas du titre. Je ne me souvenais pas qu'il ait été question d'un fleuve, ni de bateaux. Je voyais des gens marcher. Flux d'images; impressions volatiles. Je flottais. Est-ce que ça avait un rapport avec mon rendez-vous de jeudi.

Je traverse. Partout ailleurs, la neige a fondu. Les immeubles cachent le ciel. Au Franprix du Carrefour, je veux lui acheter des fleurs. Il n'y en a que des rouges, des

œillets et des roses. Dans l'absolu je n'aime pas les fleurs rouges, surtout les roses. Les pivoines cependant je crois que je les aime absolument, même les rouges, il y en avait dans le jardin; elle a ce don de faire pousser les fleurs : des blanches piquetées de roses. Les pivoines sont des fleurs qui ne durent pas, on dirait des joues d'enfants. Les enfants ont des joues qui ne durent pas, on les embrasse comme du bon pain et elles se fanent. Un jour les enfants ne veulent plus qu'on les embrasse; ils se lassent. Un jour ils descendent seuls dans la rue. Dans le livre deux adolescents descendaient dans la rue pour tuer quelqu'un. Ils avaient dû marcher longtemps dans les rues de la ville ces deux adolescents avant de suivre et de tuer une femme. Par hasard. Celle qui passait, la première ou...

Le Tunisien en bas de chez elle n'a pas de fleurs, je prends des loukoums à la rose. Un meurtre sans autre mobile que de réveiller le hasard, j'ai pensé, sans mobile apparent, n'ouvrant à aucune piste. Un crime parfait en quelque sorte. Elle m'ouvre. Nous nous serrons, sans nous embrasser; le virus a marqué les corps. Je lui tends la boîte de Loukoum. Ereuthrophobie est son premier mot; elle avait entendu le mot à la radio, elle mettait le couvert; elle écoute beaucoup la radio - le meuble qui trône au salon, un meuble des années 70 laqué noir avec le téléviseur et le poste. Toi tu le connais ce mot j'en suis sûre. Phobie c'est facile, c'est la peur. La peur de tuer peut-être. Elle pointe les poivrons sur le plat - ses poivrons rouges farcis qui me restent sur l'estomac. Elle pointe le rideau de l'alcôve. La peur du rouge. Tu y es presque; c'est la peur de rougir; adolescent tu rougissais

beaucoup; tu allais toujours te cacher. Tu fuyais. Et puis ça t'a passé.

Je me souvenais pas que le crime ait été décrit dans le livre. Comment les deux adolescents avaient tué la femme n'était pas le sujet. Ni la femme. C'était l'acte en lui-même. Sa gratuité. L'arbitraire du crime se teinte de l'eau crasse du fleuve. Il se teinte du rouge des roses du Franprix au carrefour, du rouge des poivrons sur la table encaustiquée du salon. Il se teinte du rougissement de la peur. Je mange ses poivrons farcis qui me restent sur l'estomac et je sors fumer en pensant à mon rendez-vous de jeudi. La rue est devenue blanche. Il s'est remis à neiger.

(Et le titre du livre me revient, *Confusion* je crois, ou...)

C'était un matin ordinaire, un matin d'hiver où le blanc se mélange encore à la terre. Je ne sais pas le froid, je m'habille et me déshabille au gré des saisons. Je suis vieux, même très vieux. Tout le monde le dit ça doit être vrai. Oui c'était un matin ordinaire, et comme tous les matins j'ai senti son regard bienveillant posé sur moi quand elle a ouvert sa fenêtre. Un rituel. Nous ne savions pas encore que c'était le dernier matin où cette émotion particulière nous enveloppait de considération, de tendresse mutuelle, de remerciements. Nous ne savions rien si ce n'est le bonheur inconscient d'être là encore. C'était un matin ordinaire, de silence, de voltiges d'oiseaux, de chat qui se promène. Un matin ordinaire où la lune avait fini par quitter le ciel, où le soleil apprivoisait les nuages. Un matin paisible et serein. Les cloches de l'église sonnaient 13 h. Ce ne sont pas les cloches qui me donnent l'heure c'est un ressenti, un calcul émotionnel du temps. Tout ce qui est vivant est sensible, le temps est vivant, je le vis, je le sais. Il est 13 h. Un homme conduit un pick-up. Un autre homme est assis sur le siège passager, ils roulent dans l'herbe et s'arrêtent à mes pieds. Ils sont suivis par un énorme tracteur aux roues monstrueuses qui écrasent les routes et font peur aux oiseaux. Au volant un jeune conducteur. Tous les trois descendent de leurs véhicules, me regardent puis l'un d'eux enroule une corde autour de mon corps. La corde est reliée à une poulie à l'arrière du monstre

tracteur. Le jeune conducteur remonte dans sa cabine. L'homme enrouleur de corde se dirige vers le pick-up, prend une tronçonneuse, la démarre puis enfonce sa lame tueuse dans mon socle, il tourne, il avance, il tourne j'essaie de résister, je suis encore à regarder le ciel de ce matin ordinaire, je me dresse de toutes mes forces, mes bras s'étirent avec le vent venu à mon secours, le tracteur démarre, la corde m'arrache à ma terre, à mes racines, je ne résiste plus, je tombe de toute ma hauteur, je suis un cadavre. Le troisième homme, le commanditaire de cet assassinat, affiche un air satisfait. Tout s'est bien passé. De sa fenêtre elle me regarde effarée. Malgré toutes ses actions pour me sauver, elle n'a pas réussi. L'homme, celui qui a tué nos matins ordinaires, de silence, de voltiges d'oiseaux, de chat qui se promène est très satisfait !

J'étais un chêne centenaire.

Quelqu'un m'observait, tournait autour de ma serviette de plage. Un homme qui, las de son manège, s'en alla. Je le regardais s'éloigner, marchant lentement, comme en apesanteur. Ces pas ne laissaient aucune trace sur le sable. Une larme, grosse et noire comme une perle de Tahiti, a roulé sur ma joue. Je ne l'ai pas sentie, je l'ai vue. J'ai éprouvé une tristesse énorme, un abandon inconsolable. Mon visage s'est dissout en un magma visqueux qui a disparu dans un « slurp », comme fait l'eau d'un lavabo qui se vide. Siphonnée, j'étais siphonnée. J'ai essayé de résister à cette aspiration, de tendre les bras, de me raccrocher, sans y parvenir. C'est à ce moment que j'ai repris conscience. Était-ce moi qui avais crié « Chéri, chéri ! » ? Sans doute, puisque j'ai entendu distinctement quelqu'un dire : « Elle fait un rêve érotique, c'est la morphine. » Combien de temps s'est-il écoulé avant que je commence à me rassembler, à ressentir que mon corps vivait, à réaliser qu'il était couché dans un lit, branché à une machine qui clignotait en émettant des bip bip. « Vous m'entendez, Madame, serrez ma main si vous m'entendez ! » J'essayais, j'essayais, sans y parvenir. Combien de temps ai-je ainsi flotté dans ce *no man's land*, entre songes et réalité. Entre partir, rester ou revenir. Et toujours cette voix douce qui m'exhortait : « vous m'entendez, Madame, serrez ma main si vous m'entendez ! » Combien de temps entre le moment où j'ai pris la décision de répondre à cette main chaude et celui

où j'ai réussi à le faire ? Il m'a semblé que j'avais échoué plusieurs fois, que je m'étais affolée à l'idée que la main me lâche — par fatigue, désintérêt ou détresse —, avant que mes doigts veuillent bien m'obéir. J'ai serré la main et dans la fente de mes yeux qui peinaient à s'ouvrir, j'ai entrevu des gens en blouse de papier, charlotte sur la tête, qui se penchaient sur moi : « À la bonne heure, elle est là ! » Plus tard, j'ai appris que j'étais restée, dans le coma, plusieurs jours. Agressée et blessée à l'arme blanche dans la foule d'un feu d'artifice, j'avais subi plusieurs opérations. Dès que tous mes paramètres seraient régularisés, je serais transférée dans un service d'orthopédie. Dans la salle où je me trouvais, il y avait plusieurs boxes séparés par des rideaux gris. Dans chaque box était couché un patient qui nécessitait, comme moi, une surveillance constante. J'avais compris que mon plus proche voisin était un jeune homme. Il devait être en piteux état ; il délirait beaucoup. Le jour, je parvenais à oublier ses gémissements, au milieu du va-et-vient des soignants, mais la nuit... Entendre, écouter — je ne pouvais m'empêcher d'écouter —, sa respiration sifflante, ses râles, les quelques mots incompréhensibles qui lui échappaient, était inquiétant, tout à fait oppressant. Au petit matin du jour où j'allais quitter ce service, alors que j'étais dans un demi sommeil, j'ai enfin compris ce qu'il répétait : « Paul..., Paul..., désolé..., encore raté... », d'une voix grave, caverneuse et désespérée. J'ai ouvert les yeux, terrifiée. Il y avait cet appel au secours d'une détresse incommensurable et il y avait ce prénom, Paul. Celui de mon fils ! Que venait faire mon fils dans cette salle d'hôpital ? Se pouvait-il que mon

séjour dans cette unité de réanimation se conclue par cet épisode sinistre. La voix s'était tue, que résonnait encore ses mots angoissants. Ils gâchaient mon plaisir de changer de décor, altéraient mon optimisme chancelant. Quelle étrange circonstance ! Je ne saurais dire pourquoi, à ce moment-là, j'attachai tant d'importance à cet incident. C'était comme si, tout, dans mon séjour à cet endroit, avait tendu vers ce dénouement catastrophique : me rappeler mon fils ! Alors qu'on me transportait vers un autre service, en passant par les tristes couloirs du sous-sol de l'hôpital, je me mis à faire des suppositions. On ne devrait jamais faire de suppositions, surtout quand, en position de faiblesse, on est dans l'incapacité de les étudier avec lucidité.

Elle se demande souvent comment ça se passe chez les autres. Dans leur tête. Elle a beau les observer les autres, les tout proches, le mari, la mère, le père, les enfants même, il n'y a pas moyen de savoir. Est-elle la seule? Comment savoir? Ces choses ne se disent pas. Longtemps qu'elle le sait. Au début elle n'y faisait pas attention. Une idée ou une image. Qui semblait venir comme une autre. Mais qui s'installe. Qui semble disparaître mais revient. Comme un invité qui se serait assis dans un coin quand on l'aurait cru déjà parti. Mais qui reste là. Fait pas de bruit. Ne se fait pas remarquer. Mais ne lève pas le camp. S'installe. Tranquille. Comme chez lui. Alors toi, tu continues à faire ton train, tu te déplaces chez toi, tu l'oublies. Sauf que si tu repasses près de là où il s'est installé — souvent sur une chaise, près de l'entrée — forcément tu tombes dessus. La seconde fois, tu t'étonnes. Puis tu l'oublies encore. Sauf qu'il y en a une troisième de fois, et puis une quatrième. Et puis il ne te lâche plus. Comme si sa présence t'aimait, comme s'il fallait que tes pas, sans cesse, te reconduisent devant lui, sur cette chaise où il se tient, tranquillement, mais obstinément. C'est à chaque fois comme ça. Maintenant tu te méfies. Quand arrive une idée ou une image de rien du tout, une simple supposition, un rêve parfois — parfois bien grand le rêve, un truc impossible — tu te méfies. Faudrait pas qu'il s'installe. Tu as beau essayer de ne pas y penser, faire comme si tu ne le savais pas, ne

l'avais pas vu, pas pensé, non non, tu n'as pas imaginé ça toi, tu ne l'as pas invité celui-là, il n'empêche que tu n'arrives plus à te mentir, à y croire toi-même que tu pourras l'évincer, le chasser celui-là. Il s'est incrusté, tu le sais. C'est comme si plein de monde s'invitait dans ta tête, comme si le monde entier débarquait. Maintenant, même quand tu te tais, ton mari te surveille. S'inquiète. Qu'est-ce qu'elle va encore nous sortir? Lui, il est tout entier là, dans cette maison où il est né, dans cette terre. Complètement là. Complètement bien. Alors oui, il s'inquiète : du bétail, de la pluie qui ne vient pas, du moteur du tracteur qui tousse. Il s'inquiète comme on s'est toujours inquiété. Et puis il répare. Il arrange. Et tout revient dans l'ordre. Il faut que tout rentre dans l'ordre. Il faut lutter contre les mauvaises herbes, contre les maladies du troupeau, contre le froid, contre les renards au poulailleur, contre les taupes au champ, contre les parasites. Mais il sait faire. Il a appris. Et le soir, il peut manger tranquille, dormir tranquille. À quoi il pense quand il conduit le tracteur? Est-ce qu'il rêve parfois en plein jour? Toi pendant que tu ramasses les haricots, pendant que tu les équeutes, pendant que tu traînes, pendant que tu mènes le troupeau, pendant que tu te laves, pendant que le sommeil tarde à venir dans ton lit, ton esprit file, quitte ton corps, tu te souviens de tes amis d'enfance, de telle partie de marelle, d'une parole entendue au poste de radio, d'un objet aperçu chez le quincailler, d'une oie repérée sur le marché. Et c'est comme si tout ce monde extérieur croisé, tu l'avais ramené chez toi, ou alors c'est lui au contraire qui t'appelle vers un ailleurs. Tu es là et tu n'es pas là. À la

manière dont il te regarde, s'étonne que tu n'aies pas entendu ce qu'il vient de te demander à table, tu sais qu'il soupçonne quelque chose. Mais comment lui expliquer? Et s'il te croyait folle? Comment savoir comment les autres fonctionnent? C'est le docteur qui a parlé du téléphone. De quelqu'un qui l'avait appelé. Au téléphone. S'ils l'avaient eu lors de l'accident... Elle n'y avait jamais pensé. Que ça s'installe. Et c'est comme si depuis ce jour-là, tout parlait de téléphone. Comme s'il ne bougeait pas de sa chaise le téléphone, je te l'ai déjà dit que c'est comme ça que ça se passe. Et donc le téléphone, assis à l'entrée, et moi chaque fois qui suis obligée d'y repenser. Et à chaque fois c'est comme si ça devenait plus facile, plus familier. Et c'est comme s'il était là, pour de vrai, comme un réel invité, dans notre vie, la vraie. Alors c'est comme ça que j'en suis venue à en parler au facteur. Alors c'est comme ça qu'il m'a appris qu'on pouvait l'installer, et même pour pas cher, on ferait la Poste, on aurait un panneau au dessus de la porte, on aurait un compteur accroché au téléphone, on serait la Poste. On n'aurait qu'à payer quand on voudrait appeler. Et les gens du hameau c'est chez nous qu'ils viendraient pour téléphoner. On rendrait en quelque sorte service aux gens d'ici. Le hameau serait relié au monde par un fil de téléphone. Il faudrait installer des poteaux, tirer une ligne le long des routes, depuis la ville jusqu'ici. J'aurais du le faire sortir, renverser sa chaise, et le ficher dehors, qu'est-ce que tu viens faire ici? Des poteaux, des fils, une maison transformée en Poste? Comment oses-tu? Mais c'était trop tard, je le savais. Mon mari lui ne savait pas que pendant que j'équeutais les haricots en silence dans

la pénombre de fin de journée, des pelles venaient trouer les routes, des camions et des grues venaient installer des poteaux, et qu'une sonnerie allait lui devenir familière. Alors j'ai levé le visage vers lui, l'ai regardé tendrement, en essayant de ne pas l'affoler - mais je sais bien qu'au premiers mots, il va paniquer, et qu'il faudra le rassurer encore et encore - et je lui ai dit : tu sais... j'ai eu une idée...

il a regardé déjà trois fois le GPS pour être bien sûr de l'adresse et pourtant il connaît la ville, c'est chez lui ici, petite zone d'une ville de seconde zone, pas beaucoup de touristes à trimballer ici, plutôt des gens du coin les jeunes qui vont passer la soirée un peu plus loin dans la banlieue d'à côté mais que s'ils avaient dû prendre le bus ils auraient galérer ; avec l'application ils n'ont pas besoin de réfléchir pas besoin de regarder l'heure, ils peuvent aller au ciné, ou traîner jusqu'à pas d'heure à côté du kfc ; les choses évoluent parfois pour le mieux, il le croit. Sur les réseau sociaux on peut penser que non mais franchement, à son époque si il y avait eu ce genre de services ; il tourne au rond-point central en se rappelant toutes les nuits où il a traversé à pied jusqu'à la cité d'à côté, plusieurs km le long de trottoirs défoncés et pas éclairés ; aujourd'hui ce n'est plus comme ça et c'est bien, les jeunes prennent l'application et ils rentrent tranquillement ; les groupes de potes de soirées, parfois des jeunes femmes trop jeune pour comment elles sont habillés – ces fois là où il se retient mais il noterait presque l'adresse et il attendrait, voir si la fille il ne lui arrive rien – parfois une mère fatiguée qui rentre du marché avec sa fille, elles sont chargées et aucune d'elle n'a appris à conduire ; deuxième à droite dans 400 mètre et il pense à son fils qui voudrait faire comme lui plus tard, il veut conduire des voiture, il lui dit toujours avec ses yeux ronds ouverts grand sur tout et n'importe quoi

– il aurait jamais pensé qu'il aurait des enfants – continuer tout droit sur 1km ; il fait nuit de plus en plus tôt et toute la ville à des airs de brumes ces temps-ci ; au feu à gauche il dépasse les grands ensembles couleurs brique et se met un peu de musique, regarde l'heure il sera à temps, si sa mère avait su qu'un jour il serait un mec ponctuel, un mec qui arrive à l'heure, bien habillé qui ouvre la portière et sourit et puis se tait, sourire poli et ne s'énerve jamais – si elle avait su qu'il se marierait – dans 800 mètre au rond-point, prendre la troisième sortie ; en même temps c'est pas un scoop finalement si on regarde les choses différemment, tous ses potes sont comme lui, de la rue au ronron du quotidien, des soirées au bar au foot à la maison quand les petits lâchent les écrans, ce qui aurait détonné en fait ce serait qu'il ait eu une autre vie, qu'il s'en aille d'ici découvrir un peu plus loin, il aurait aimé faire une année en Australie ou à Londres – dans 100 mètre tourner à droite et continuer sur 300 mètre – il met son clignotant et s'engage dans la petite allée, une rue d'ici dans laquelle il n'est jamais venu – vous êtes arrivés à destination et sur le bas-côté il n'y a personne à part un gosse en capuche et cache nez ; il vérifie sur l'application Gzerdhi26, 35 ans a réservé la course et le gosse s'avance vers lui ; il ouvre sa fenêtre et l'autre lui dit si c'est bien lui le *uber*, et fait comme si il allait ouvrir la portière – on ne prend pas les mineurs ; l'application le stipule bien et lui, il l'a appris lors du stage et on lui a redit quand il a signé le contrat mais ça c'est des arguments que le gosse n'entendra pas – il ne sera pas allé au bout de la phrase – le gosse a sorti un flingue

et sur l'appui-tête de la voiture, quelque chose a déjà explosé.

Prémisses passés inaperçus — C'est un film avec tu sais là elle avec les cheveux blonds un film de tu sais là celui qui a fait tu sais là je me souviens que le titre était mal traduit. C'est seulement à la page dix que résonne la petite sonnerie du déjà lu mais oui confusément le cerveau reconstitue l'histoire on tourne les pages piquant une phrase par ci par là jusqu'au dernier chapitre les dernières pages la fin sans surprise déjà lue pas reconnue. C'est compter et recompter par sécurité le résultat est différent recompter une troisième fois qui confirme la première le doute alors il faut une quatrième fois. C'est mercredi prochain oui ou attend peut-être jeudi je vérifie ou alors c'est le suivant. Tellement de choses dans la tête. C'est bien à vingt heures j'ai un doute pourtant depuis le temps tous les lundis depuis quinze ans mais là je me demande peut-être vingt heures trente j'ai pas écrit ça nulle part pas la peine c'est bien vingt heures ah non vingt heures trente c'est bien ce que je me disais je sais pas pourquoi j'ai eu un doute avec tout ce qui change au moins ça c'est toujours pareil. Tellement de choses à penser. — Légère perte de confiance. — C'est un sujet en partage entre nous les oubliieux on se rassure de nos troubles en miroir. C'est souvent de sentir les mots qui se refusent d'essayer de rattraper les mots qui s'échappent il en vient d'autres mais pas ceux qu'on voudrait d'autres qui se présentent pour faire office mais non pas question on veut le bon ça énerve ça dure .

Petites peurs devant petits vides. C'est quelques fois combien de fois chaque semaine chaque jour plusieurs fois dans la journée — Passages à vide — C'est dans la voiture quand l'esprit s'est un peu baladé s'est échappé pour écouter ce morceau ou peut-être est occupé à chanter bien fort comme il est plaisant de le faire en voiture c'est au moment où l'esprit revient à maintenant sur la route où il reconnaît bien ou pas bien ou pas sûr et le délai est un peu long avant de reconnaître que c'est bien la rue où je passe tous les jours mais ce café là il était déjà là c'est un peu long avant de dissiper le trouble pour se retrouver en terrain connu sans hésitation. C'est un peu inquiétant comme le familier peut devenir étrange — Confusion — C'est réfléchir un peu plus longtemps pour enfiler ce pull réfléchir pour se représenter le pull une fois enfilé imaginer comment le tenir et par quel bout passer la tête puis les bras pour qu'il soit correctement enfilé avec l'étiquette derrière dans le cou se focaliser sur l'étiquette et tenter de suivre le trajet qu'elle fera et tenir le pull de la bonne façon pour que tout se passe bien pour que l'encolure se positionne avec son côté le plus profond devant mais aussi que l'étiquette soit derrière et à l'intérieur on ne doit pas voir l'étiquette une fois le pull enfilé. — Destruction des automatismes. — C'est aller dans une pièce pour chercher ne plus savoir quoi oublier qu'on le veut retourner dans le fauteuil laisser la fatigue envahir laisser les pensées s'échapper vers des souvenirs plus réels que ce brouillard présent. C'est se demander qui a mis le sel dans l'armoire de la chambre à coucher entre deux piles de chemises et d'ailleurs à qui sont ces chemises jamais vu ces chemises. — Glissement. — C'est

relire le même journal et le relire encore et chaque fois s'étonner des mêmes choses réagir avec la même colère aux changements déjà vieux. — Changement d'espace temps. — C'est lâcher le déroulement ordonné des jours pour se glisser entre les couches de souvenirs entremêlés et juste remonter parfois pour respirer.

Le réveil a sonné à cinq heures comme tous les matins depuis quinze ans. Pour m'extirper du lit et d'un lourd sommeil sans rêve, j'ai toujours, à côté de la boîte de somnifères, la télécommande de la télévision près du lit. Je mets le son fort, très fort. Je n'ai pas besoin des images, mais du bruit, pour envahir la maison et toute ma tête. Je file sous la douche, chaude, très chaude, j'enfile des vêtements propres, jamais les mêmes que la veille, je prépare un café vite fait et jette un œil sur le grand écran que je me suis offert avec la prime de fin d'année. Rien ne m'intéresse, ni la politique, ni les faits divers. Le soir je regarde les documentaires animaliers et m'endors souvent dans le fauteuil. Ce matin je devais être un peu vaseux, je me suis affalé devant la télé pour finir mon café. C'est à cet instant que tout a basculé. Les journalistes parlaient de la maladie des vaches. Est apparu un gros plan sur les yeux d'une bête qu'un vétérinaire venait d'abattre. Ils étaient encore ouverts et comme dirigés vers moi. Du sang perlait sur ses paupières. Je n'ai pu soutenir ce regard. J'ai fermé mes yeux et tout est revenu. Comme un film en accéléré. Mon arrivée à l'abattoir avec mon CAP boucherie. Il n'y avait pas d'autre débouché dans la région. Le premier jour, l'apprentissage vite fait des gestes, précis, vifs, tranchants. Le retour à la maison le premier soir. Douleurs au ventre, vertiges et vomissements. Toute la nuit. Le lendemain, malaise oublié, émotion cadenassée.

On m'avait tout de suite affranchi. On ne pose pas de questions, on n'a pas d'état d'âme, on fait, et on parle d'autre chose. Mais ce matin j'ai senti que c'était la goutte de sang de trop. Tout est revenu. Tous les visages de ces bêtes que chaque jour j'ai évité de regarder, tous ces corps que j'ai saignés, ces carcasses que j'ai découpées, ces morceaux de chair chaude que j'ai désossée, les larges couteaux à trancher dans mes mains automatisées. Tous ces boyaux tombés à terre, emportés par un jet d'eau javélisé sous mes pieds baignant dans des flaques rouges encore fumantes. Cette odeur de mort à respirer, à avaler, sans rien dire, sans tousser, sans suffoquer. Tout m'est revenu. Je me suis levé, j'ai éteint la télévision, laissé les volets clos, me suis retourné vers l'écran avant de fermer la porte pour vérifier que la vache ne me regardait plus, pour oublier le cauchemar de ma réalité. La voiture a eu du mal à démarrer, comme d'habitude en hiver. Pour une fois je n'ai pas branché la radio. J'ai roulé dans le silence et dans une absence. La voiture m'a conduit jusqu'au rond-point à trois branches. L'une vers l'autoroute, l'autre vers la nationale, la troisième vers la grille de l'abattoir. La voiture a fait trois tours, j'ai senti que je n'avais plus la maîtrise de la conduite. Au troisième elle a pris la direction de l'autoroute. On a roulé longtemps, très longtemps. Elle s'est arrêtée pour le plein d'essence les sandwiches et de quoi boire. J'étais assoiffé. Sur la route et ailleurs, au volant et dans les airs, je n'étais ni ici ni maintenant. Ma voiture nous a déposés au bord d'une falaise légèrement pentue. La mer était d'un calme troublant. Quelques mouettes tournoyaient au-dessus de ma tête. Allongé sur l'herbe, je crois que je leur ai parlé.

Très fort. J'ai pleuré aussi. Longtemps. J'ai hurlé, très fort et longtemps. Je me suis évanoui. Réveillé par un énorme fracas. Mariage de l'acier et de la roche. Je pensais avoir mis le frein à main. Mes mains, je les ai posées sur ma gorge, sèche et brûlante. J'ai toussé, j'ai craché. Je me suis assoupi. Et comme le soleil disparaissait en se laissant glisser au fond du fond de l'horizon, je l'ai imité.

De chair et de lait, film écrit et réalisé par Bernard Bloch .

L'équation de lestage de l'Ouse

L'opération de retrait du monde ne fut pas un abandon, mais une étude de balistique inversée menée avec une rigueur de géomètre. Le 28 mars 1941, le sol du Sussex ne proposait pas de tragédie, mais une offre minérale variée que Virginia W. examina avec la froideur d'une prospectrice. Son choix se porta sur des nodules de silex noir, cette roche sédimentaire dont la dureté de sept sur l'échelle de Mohs garantissait une intégrité absolue face à l'érosion immédiate de l'eau. Elle sélectionna des pierres dont le diamètre n'excédait pas les quatorze centimètres, afin de respecter la capacité d'accueil des poches de son manteau de laine bouillie. Le contact du silex, avec sa croûte calcaire blanche et rugueuse qui laissait un dépôt crayeux sous ses ongles, constituait le premier point de singularité tactile de la matinée. C'était le grain brut du minéral venant s'opposer à la porosité de la peau humaine, un contraste de textures que la science n'enregistre d'ordinaire que dans les rapports de fouilles.

L'introduction des pierres dans le vêtement modifia instantanément la structure du corps. Le manteau cessa d'être une protection thermique pour devenir un dispositif de pesée. On pouvait observer la tension critique exercée sur les coutures à double point, le fil de coton brun subissant une force de traction qui en éprouvait la résistance à la rupture. Le centre de gravité de la marcheuse subit une translation vers le bas,

transformant sa démarche en une mécanique lourde, une soumission volontaire aux lois de la pesanteur avant même l'entrée dans le fleuve. L'usage de la poche, cet espace traditionnellement réservé à la légèreté d'un mouchoir ou d'un étui à cigarettes, se trouvait détourné vers une fonction de stockage de masse, un glissement de sens qui rendait l'accessoire de mode monstrueux par sa nouvelle efficacité technique.

À l'entrée dans l'Ouse, le principe d'Archimète devint l'unique moteur de la scène. Il n'y avait plus de conscience, seulement un calcul de forces opposées : la poussée verticale exercée par l'eau du Sussex contre la masse volumique du silex et de la laine imprégnée. La laine bouillie, par sa structure fibreuse, commença à boire le fleuve, augmentant son poids de manière exponentielle tandis que les bulles d'air s'échappaient du tissu dans un léger siffllement acoustique. Le corps ne "coulait" pas au sens romantique du terme ; il subissait une neutralisation de sa flottabilité. Le spectacle final se jouait sous la surface, là où la température de l'eau à neuf degrés figeait les processus biologiques. Le punctum visuel n'était plus le visage de l'écrivaine, mais la déformation géométrique du manteau au fond du lit de la rivière, la pointe d'un silex noir dessinant sous le tissu mouillé une excroissance anguleuse, une dernière signature matérielle triomphant de la fluidité du courant.

La réduction porcine du Maréchal

L'étonnement premier ne provenait pas de l'acte lui-même, mais d'une dissonance radicale dans la nomenclature des sens : comment une apparence aussi

angélique, une structure osseuse aussi fine protégée par un épiderme diaphane proche du parchemin de limbe, pouvait-elle dégager, sous l'action lente de la chaleur, un tel fumet ? Ce n'était plus un corps que l'on brûlait, c'était un terroir entier qui s'évaporait dans l'air confiné du donjon. L'odeur s'établissait d'abord comme une réminiscence précise du Périgord, où l'on identifiait le point de fusion des graisses du Cul-noir du Limousin, ce suidé rustique dont la couche de lard, une fois exposée à une chaleur de cent quatre-vingts degrés, libère des aldéhydes caractéristiques du sous-bois et de la noisette rance.

Mais la dérive sensorielle ne s'arrêtait pas à cette frontière provinciale ; elle traversait la mer pour convoquer le Nustrale des montagnes corses. Le souvenir déplaçait alors Gilles vers l'épisode des thermes romains, le contact du travertin sous la plante des pieds et cette sensation de satiété absolue où, le corps délassé par la vapeur calcaire, il se gavait de chair de porc nourri au gland. L'accompagnement devenait alors une donnée technique incontournable, un vin rouge tannique, probablement un cépage Sciaccarello dont l'astringence venait couper le gras saturé des mets. La salivation du Maréchal, dans l'ombre de la tour, n'était plus qu'une mécanique glandulaire, un réflexe pavlovien déclenché par la proximité de la protéine grillée qui rappelait, par une association de souvenirs de guerre, le Kintoa de Navarre. Ce gros goret basque à la robe bicolore était l'étalon de mesure de sa faim. Dans l'âtre, la viande ne subissait plus un supplice mais une réaction de Maillard, une transformation savante des sucres et des acides

aminés en une croûte brune et odorante qui flattait l'odorat.

Le spectacle atteignait alors une beauté mathématique par le jeu des contrastes chromatiques sur la plaque de marbre de Carrare, dont la blancheur froide et la réflectance parfaite servaient de fond neutre à la silhouette sombre qui s'y trouvait déposée. On observait le trajet balistique de chaque scorie de carbone, ces fragments de chêne incandescents qui sautaient de la grille pour venir s'écraser sur le blanc du minéral. Chaque flammèche rouge ajoutait une ponctuation vibrante à la fixité de la scène, transformant le crime en une nature morte cinéétique, une simple expérience sur la résistance des matériaux et la persistance des odeurs de cuisine dans le silence d'une architecture féodale.

La rupture cinétique de la veuve M

L'exécution de Madame Mac-Miche par le jeune Charles ne fut pas un acte de rébellion enfantine, mais une application rigoureuse des lois de la statique et de la résistance des polymères naturels. Le dispositif de mise à mort s'articulait autour d'un objet central : l'escalier de bois ciré, dont le coefficient de friction fut délibérément modifié par l'application d'une couche de savon de Marseille. La mathesis ici n'est plus culinaire ou minérale, elle est cinématique. On observe avec une précision de physicien la rencontre entre la semelle de cuir rigide de la veuve et la surface hydrophile du savon, entraînant une rupture immédiate de l'équilibre postural.

Le corps de Madame Mac-Miche n'est plus perçu comme une entité humaine, mais comme une masse inerte soumise à l'accélération de la pesanteur. On détaille la structure de sa coiffe en dentelle d'Alençon, dont l'empois rigide craque sous le choc, et la raideur de sa robe en mérinos noir qui, par son volume, crée une traînée aérodynamique absurde lors de la culbute. La chute se décompose en une série de percussions acoustiques : le crâne contre le nez de marche, le fémur contre le balustre en chêne tourné. Chaque impact est une donnée de dureté, un choc entre la fragilité du système calcique humain et la densité du bois de construction.

Le punctum de la scène se situe dans le détournement des accessoires de la vie domestique. Le martinet, l'instrument habituel de la terreur Mac-Miche, devient un objet résiduel, une simple lanière de cuir dont on analyse la texture tannée tandis qu'il gît, inutile, au sommet des marches. La fin de la veuve n'est pas un drame, c'est une vérification de la loi des corps tombants. On observe la dilatation des pupilles sous l'effet de la sidération nerveuse, tandis que le silence retombe sur le vestibule, seulement troublé par l'odeur persistante du savon et de la cire d'abeille. La beauté du spectacle réside dans cette géométrie du chaos, où le corps de la vieille femme finit par dessiner au pied de l'escalier une forme fracturée, une ponctuation sombre sur le damier de marbre du hall, achevant ainsi la démonstration par une preuve d'immobilité définitive.

Elle en face derrière les fenêtres. Les occulter il aurait fallu. Elle ne le ferait pas. N'effacerait pas la mer au bout de la rue. Sa rue depuis... Elle ne savait plus. Regarder par la fenêtre malgré le monde autour en guerre. Elle ne tapisserait pas de bleu les surfaces vitrées. Elle résisterait. N'obéirait pas aux recommandations. La mère était morte. La solitude était restée la même. Les remontrances en moins. C'est par les yeux qu'elle puisait le dehors. Le nécessaire à la vie. Les frères vivaient loin. Partis fonder famille. Malgré l'interdiction de la mère. Ils avaient tous fini par désobéir. Certains avaient mis plus de temps que les autres. Mais tous y étaient parvenus. C'est qu'ils étaient nés du bon côté, pas de celui des filles. Depuis le début de la guerre même en été l'agitation sous son balcon avait cessé. L'air de la mer ne faisait plus recette. Celui qu'on recommandait comme remède à tous les maux de l'âme ou du corps, avait changé de consistance. On se méfiait de tout. Elle regarde par la fenêtre. Fait deux pas sur le balcon pour donner du pain aux oiseaux. Même avec le rationnement il reste des miettes et elle a besoin de si peu. Les meilleurs morceaux pour les garçons. La nourriture lui soulève le cœur et ça ne date pas d'hier. Les morceaux gras qui surnagent ou ceux que les dents hésitent à mâcher anticipant ce qui résistera, on appelait ça un nerf, c'est plein de nerfs, avale, ne fais pas d'histoire. Si justement elle en fait des histoires. Elle les fait dans sa tête pour elle seule pour se

les raconter. C'est devenu une compagnie. Une façon de combler un gouffre au-dedans. De courber l'échine comme obéir à la mère sans se prendre des coups. Il faut la comprendre, la mère, veuve avec tous ces enfants. Du matin au soir, elle regarde par la fenêtre. Elle pourrait presque entendre la mère de la petite dans l'appartement en face, de l'autre côté de la rue Marie-José qui lui dit de ne pas s'approcher de la fenêtre, et qui le fait dès que sa mère est sortie. Eux non plus n'ont pas occulté les fenêtres. Elles s'observent. Une rue et deux vitres les séparent. Au bout de la rue, quand elles tournent la tête, elles voient la mer. L'une et l'autre depuis la fenêtre l'appellent la fixent la regardent. Un jour la petite avait levé la main et lui avait fait signe. Une connivence qui avait enjambé la rue Marie-José. Les rues comme les villas bord de mer à porter des prénoms de fille, jamais avec leur nom de famille ou si peu.